LA LETTRE

N°45 - NOVEMBRE 2014

DU SFCC

THE TRIBE
SENSATION À LA SEMAINE

SYNDICAT FRANÇAIS
DE LA CRITIQUE
DE CINÉMA
ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

SOMMAIRE

P.2 | ***Tweets critiques*** – *Marie-Pauline Mollaret*

P.3 | ***Édito*** - *Isabelle Danel*

P.4 | ***La Caméra d'or*** – *Lisa Nesselson*

P.5/8/9 | ***Événements de la Semaine 2014*** – *Charles Tesson, Fabien Gaffez*

P. 6/7/10 | ***Images de la Semaine 2014***

P.11 | ***Profession critique*** - *Gérard Lenne*

P. 12/13 | ***Nos amis les attachés*** – *François Quenin*

P.14/15 | ***Internet : Netflix arrive*** - *Marie-Pauline Mollaret*

P.16/17 | ***Nos grands anciens : Jean-Louis Bory*** – *Bernard Génin*

P.18/19 | ***La télévision aussi*** – *Christian Bosséno*

P.20/21 | ***AG et Conseil syndical*** - *Chloé Rolland*

P. 22/23 | ***Rapport d'activités*** - *Chloé Rolland*

P. 24/28 | ***Repères bibliographiques*** - *Claude Gauteur, Isabelle Danel, Jacques Zimmer, Gérard Lenne, Danièle Heymann*

P.29 | ***Langue française*** - *Gérard Lenne*

P.30/31 | ***Disparitions*** – *par Christian Berger, Claude-Marie Trémois, Michel Cieutat, Françoise Delbecque*

SYNDICAT FRANÇAIS DE LA CRITIQUE DE CINÉMA ET DES FILMS DE TÉLÉVISION

Le Syndicat français de la critique de cinéma et des films de télévision
17, rue des Jeûneurs 75002 Paris.
Tél : 01 45 08 81 53.
E-mail : contact@semainedelacritique.com
m.dubois@semainedelacritique.com

www.syndicatdelacritique.com

Directrice de la publication
Isabelle Danel.
Rédacteur en chef
Gérard Lenne.
Comité de rédaction
Jean-Jacques Bernard, Christian Bosséno, Isabelle Danel, Patrick Flouriot, Gérard Lenne, Chloé Rolland, Jean Rabinovici, Charles Tesson.
Conseiller à la rédaction
Lucien Logette.
Photos
Aurélie Lamachère, Bertrand Noël, Gérard Lenne.
Maquette
Allison Lenne.
Imprimerie
Grafik Plus (Rosny-sous-Bois).

Notre couverture
Yana Novikova, la jeune actrice ukrainienne de *The Tribe*, triple prix de notre Semaine 2014.

JE TWITTE DONC TU SUIS *Par Marie-Pauline Mollaret*

"On rigole, on pleure, bref, c'est super !!!" L'avis de votre petite nièce de 12 ans sur le dernier teen movie en salles ? Presque. Celui d'une lycéenne anonyme publié via twitter, et repris cet été en 4 par 3 sur les affiches du film *Nos étoiles contraires*.
En termes de marketing offensif pratiqué par l'industrie cinématographique, on connaissait les extraits de critiques dithyrambiques, les superlatifs sortis de leur contexte, et même les articles négatifs éhontément détournés en citations élogieuses.

Désormais, il faudra donc faire avec des tweets lénifiants et mal écrits résumant en moins de 160 caractères toute la complexité d'un film de deux heures. Renvoyé au fond de la salle obscure dont il n'aurait jamais dû sortir, le critique de cinéma ! Après tout, tout le monde peut avoir un avis sur un film.

Devenant une voix parmi d'autres dans la cacophonie des prises de position et des opinions, la critique ne servirait donc plus à rien, et serait bientôt vouée à disparaître, remplacée par des notes sur 5, du micro-blogging, des tweets, et bientôt, peut-être, une simple alternative entre deux qualificatifs : bon ou mauvais.

Exit toute tentative de réflexion analytique, il ne s'agirait alors plus de penser le cinéma ou d'en proposer une vision clairvoyante, mais simplement d'entériner des inclinations. Comme ce serait commode pour les publicitaires de pouvoir estampiller les films d'un simple logo, pouce levé, pour signifier son caractère incontournable et universel ! Encore plus commode, pour les critiques, de cocher une case "j'aime / j'aime pas" en sortant de projection. Quel temps gagné pour voir des films, se rendre en festivals, organiser des interviews...Tiens, on pourrait même en profiter pour se mettre à twitter. Qui sait, peut-être qu'avec un peu d'entraînement, l'un de nos messages finirait sur une affiche collée dans le métro ? ♦

ÉDITO DE LA PRÉSIDENTE

MOROSE, VOUS AVEZ DIT MOTS ROSES ?

Par Isabelle Danel

Je vous écris d'un train en marche, mon voisin de devant regarde *Goldfinger* sur son téléphone portable. Ses écouteurs nasillent «grrooo-grriii-GEURRR», on ne peut pas s'y tromper. J'ai une vue imprenable sur son écran de 6 cm par 4, ce qui me permet de reconnaître Sean Connery et la dame peinte en or. La poursuite en voiture ressemble aux jeudis après midi de mon grand-père, lorsqu'à 7 ans il faisait vroum vroum avec deux modèles réduits. Fugitivement, je me souviens de la pub : « Le cinéma, c'est l'émotion sur grand écran ». Sur écran mini c'est à peine une distraction. Une diversion ? Ah c'est la scène nocturne dans les bois, mon voisin relève ses mails sur son deuxième portable. C'est beau, la technologie, mais il me cache un peu l'image, déjà qu'on n'y voit goutte. Allons bon, voilà qu'il tape sur son clavier, je ne sais plus du tout où en est 007.

On vit une époque formidable. Les écrans se multiplient et rétrécissent, les images sont partout et nulle part. Raison de plus pour que les critiques continuent à les regarder, les décrypter, les analyser. À persister et à signer. Aux dernières nouvelles, les distributeurs vont dans le même sens que nous. Si, si. Ils ne supportent plus que leurs films soient expédiés par un sigle dans un tableau ou quelques lignes. Ils veulent du long, du consistant, de l'argumenté. Ah mais nous de même ! Foin des «et aussi» des «mais encore» et des «y'a quoi d'autre ?», quand ce ne sont pas des «vite vus». Chassons de nos colonnes les «papiers» microscopiques, faisons place à la bonne grosse critique de quatre ou cinq feuillets, et qu'on n'en parle plus...

Je vous écris d'un train qui ralentit tellement qu'on pourrait sauter en marche sans se faire mal, sauf au moral. Non seulement France Inter (service public) et Canal + (le partenaire du cinéma) ont supprimé plusieurs émissions de qualité dévolues au Septième Art, non seulement les rubriques s'amenuisent un peu partout, mais les tribunes réservées à des plumes qu'on pouvait penser intouchables disparaissent aussi : c'en est fini de la chronique de Pascal Mérigeau dans *Le Nouvel Observateur* après dix-huit ans, quant à celle de Danièle Heymann dans *Marianne (*après dix-sept ans) son rythme hebdomadaire devient relativement bimensuel. Par ailleurs ils restent journalistes et critiques de cinéma au sein de leurs rédactions respectives, bien sûr.

La raison ? Nouvelle direction, rajeunissement de la maquette, transversalité des services culture. Vous pouvez inverser les mots, ça marche aussi. Cette révolution copernicienne ayant démarré depuis longtemps dans la presse magazine (sans changer quoi que ce soit à la disparition inexorable du lectorat), nous sommes quelques uns à connaître la chanson. Je ne résiste pas au plaisir de vous en rappeler les paroles : «Que du cinéma dans la même page, tu vois, c'est chiant, quoi ! On va mettre un livre, un DVD, un film et une interview super punchy genre «trois questions à». Si t'avais une réplique aussi ce serait topissime !» Une réplique j'en ai bien une pour toi, coco, mais elle est un peu, comment dire, «lapidaire» ?

Je vous écris d'un train à vapeur, relique ancienne d'un temps révolu, ça n'avance plus du tout. Il y a des cales sous les roues au cas où un gros malin voudrait le faire bouger, on ne sait jamais. «Il faut vivre avec son temps», me disait un ami vendeur de journaux (au sens le plus littéral du terme : il tenait un kiosque). D'ailleurs son échoppe commençait à ressembler aux pharmacies chantées par Trenet, tant il élargissait son éventail (mouchoirs en papiers, plans de Paris, barres chocolatées, boissons sucrées...). «Tu veux travailler dans la presse ? Mais c'est fini la presse, c'est comme si tu me disais que ton rêve c'est d'extraire du charbon : y en a plus du charbon !» Je lui avais ri au nez. C'était en 1982...

Pardon d'être morose, je n'ai pas trouvé les mots roses. Mais depuis le temps que c'est le début de la fin, il reste encore quelque espoir, forcément. En plus de lutter, il faudra sans doute muter. La vache, James Bond vient de tous les buter ! Et, en vrai, le train roule toujours... ♦

Notre vice-présidente Danièle Heymann a reçu le 14 octobre le Prix Bernard Chardère, lors du Festival Lumière de Lyon. Remis par le fondateur de Positif et premier directeur de l'Institut Lumière, Bernard Chardère soi-même, ce prix salue la « contribution au métier de journaliste et critique de cinéma» de la récipiendaire et « sa cinéphilie, son style, sa curiosité et son humour. » Champagne!

BOUCLES D'OREILLES

Par Lisa Nesselson

Avant d'avoir l'honneur de représenter notre syndicat au sein du jury de la Caméra d'or, j'aurais eu tendance à penser que les gens sont divisés par leur nationalité, leur religion, ou leur condition socio-économique. Maintenant, je sais que le monde est divisé entre les gens qui «comprennent» un ours en peluche en smoking et ceux qui ne le comprennent pas.

Danielle Heymann, une ancienne membre du jury, fait partie des premiers, tandis que notre adorable présidente du jury, Nicole Garcia, n'avait pas la moindre idée des raisons pour lesquelles j'étais accompagnée par mon ours favori sur son 31 pour nos trois montées des marches.

En attendant notre tour devant le palais des Festivals, le 20 mai 2014, le soir où le film des frères Dardenne fut projeté, les équipes de tous les premiers films étant invitées, les paroles sortant des enceintes nous bombardaient ainsi : « I really wanna fuck you, Let's fuck, oh yeah, Let's fuck. »

J'avais du mal à ne pas éclater de rire parce que la chanson ne correspondait pas exactement à l'idée qu'on peut avoir des gens en smoking entrant dans le Grand Théâtre Lumière.

Mes collègues du jury étaient tous des Français de souche ou Belges… Je suis américaine. Si le mot « fuck » est diffusé à la télévision américaine – même une seule fois – la chaîne fautive peut recevoir une amende de 250 000 dollars et pourrait perdre son droit de diffuser.

Thierry Frémaux nous a bien avertis le premier jour du festival : « Gardez votre choix secret jusqu'à la soirée du palmarès » et « Les rumeurs sont excellentes pour un festival». Ses yeux scintillaient quand il prononça ces mots.

Nous n'avons « que » quinze films à voir – c'est peu pour une critique professionnelle, mais davantage que la moyenne annuelle pour un spectateur de cinéma en France. Après vingt-six festivals de Cannes en tant que simple critique, une des choses les plus appréciables est de voir qu'on vous garde une place et qu'on ne commence pas le film tant que vous n'êtes pas installée.

Le processus de vote est fascinant. Un peu comme *12 hommes en colère*, sans la colère. Nos délibérations m'ont appris l'importance du temps. En France, à Cannes ou aux César, par exemple, il n'y a pas de limite temporelle aux discours des lauréats. Aux Oscars, ces interventions sont limitées à 45 secondes !

Si on avait cessé de débattre au bout d'une heure, un film aurait gagné. Après deux heures, un autre film aurait été gagnant ou deux films ex-aequo, mais au bout de trois heures de délibération, *Party Girl* l'a emporté.

Nicole avait fait partie d'un jury dont le président imposa ses choix, les autres membres n'ayant pu que se taire. Elle s'est juré qu'un jour, si elle était présidente, chaque membre aurait le temps de s'exprimer, pour éviter toute frustration. J'ai eu amplement le temps de m'exprimer. C'était très satisfaisant, même si, en fin de compte, j'aurais préféré un autre film.

Le 12 mai, j'ai reçu une alerte presse d'une agence de sondage intitulée : « Pour 56% des Français, le Festival de Cannes ne fait pas rêver. » Ah bon ? Personnellement je n'aurais jamais «rêvé» avoir l'occasion de rencontrer Uma Thurman, invitée du dernier dîner offert par Gilles Jacob.

Tout le jury était là, comme Quentin Tarantino et Uma, venus présenter *Pulp Fiction* vingt ans après sa Palme (pour la petite histoire, *Pulp Fiction* fut le seul film projeté à Cannes cette année en pellicule 35 mm.) J'ai dit à Uma à quel point j'avais apprécié son rôle dans *Nymphomaniac*. Elle m'a remerciée et m'a dit : « J'adore vos boucles d'oreilles ! »

Uma Thurman a porté des joyaux sublimes, œuvres des plus grands bijoutiers du monde, mais elle a aimé MES boucles d'oreilles, achetées au Monoprix pour la modeste somme de 15 francs, il y a trente ans. ♦

Lisa Nesselson et Mitou, l'ourson en smoking.

À L'EST, DU NOUVEAÚ

par Charles Tesson

Charles Tesson en compagnie de Myroslav Slaboshpitskiy.

Une des scènes les plus audacieuses de *The Tribe*.

The Tribe, premier long métrage de l'Ukrainien Myroslav Slaboshpitskiy, a été la révélation de la dernière Semaine de la Critique, remportant le Grand Prix Nespresso et le Prix Révélation France 4, ainsi que la toute nouvelle aide Fondation Gan à la distribution. En outre, il s'est très vite distingué, à l'échelle du Festival du Cannes, comme le film-événement. En raison de sa singularité, d'une expérience de cinéma inédite (des acteurs sourds-muets s'exprimant en langue des signes non sous-titrée) qui impose au spectateur une nouvelle relation au récit (décrypter les indices qui permettent d'en suivre le fil) et plus encore une attention différente aux personnages : saisir ce qu'il en est de la relation à l'autre à travers le langage des corps.

The Tribe fait partie de ces films qui voient du jour au lendemain leur vie transformée par leur exposition cannoise. Un cas d'école bien différent, sinon à l'opposé, du phénomène franco-français *Hippocrate*, voire de celui de *The Lunchbox* en 2013. Pour reprendre la catégorisation chère à certains journaux professionnels (*Variety*, *The Hollywood Reporter*, *Screen International*), *The Tribe* aurait plutôt le profil du film « Art House », à qui on garantit généralement une belle carrière en festivals (réalité confirmée depuis), par opposition à des films pressentis pour un succès en salles et à des ventes dans plusieurs territoires.
Cependant, autre paradoxe, qui a surpris agréablement la petite compagnie de ventes indépendante Alpha Violet, dirigée par Virginie Devesa, le film a été acheté pendant le Festival de Cannes dans plus d'une vingtaine de pays, ce qui est tout simplement exceptionnel.

Rien qu'en octobre, *The Tribe*, outre sa sortie en France le 1er du mois, a été distribué en Corée du Sud, dans le sillage du Festival de Busan, puis en République tchèque, le 9, en Islande, le 17, en Belgique, le 21, juste après le Festival de Gand, et, pour finir, au Danemark le 30. Soit une sortie en salles dans sept pays pour ce seul mois.

Quant à sa carrière dans les festivals, elle est aussi impressionnante car pratiquement ininterrompue depuis Cannes : de juin (le Tarkovski Film Festival en Russie, où il a obtenu le Grand prix) jusqu'au dernier en date, le Tofifest, à Torun, en Pologne, fin octobre, après Morelia où il était montré dans le cadre de la reprise de la Semaine de la Critique. Soit plus d'une vingtaine de festivals. Parmi eux, celui d'Erevan en Arménie, où il a remporté en juillet le Grand prix (le Golden Apricot) et le prix Fipresci, ceux de Karlovy-Vary, de Sarajevo, de Toronto, de San Sebastian. En outre *The Tribe* était à Milwaukee, au Festival de Londres (Prix du meilleur premier film de fiction), à Haïfa, à Varsovie, puis à Thessalonique.

Pressenti pour représenter l'Ukraine aux Oscars, on lui a préféré *The Guide*, Myroslav Slaboshpitskiy se faisant fort de souligner que plusieurs membres du comité de sélection étaient directement impliqués dans le film retenu. Reste que *The Tribe* est nominé pour les prix du meilleur premier film européen (European Film Awards).

Les trois premiers titres de la Semaine 2014 sortis en salles (*Hippocrate*, *L'Institutrice* et *The Tribe*) dessinent, à partir de leurs parcours respectifs dans des directions bien différentes, une possible carte emblématique du territoire que la Semaine souhaite couvrir, dans des registres variés. D'autant que la singularité profonde de chacun fait ressortir leur complémentarité. Pour *L'Institutrice*, salué unanimement par la critique internationale, on peut parler de franchissement d'un palier, Nadav Lapid comptant désormais parmi les cinéastes importants et attendus. Puisse cette belle aventure se prolonger avec les autres titres à venir. ♦

1 / Joséphine Japy, Mélanie Laurent et Lou de Laâge, la fine équipe de *Respire*.

2 / Rebecca Zlotowski remet le Prix révélation France 4 à Myroslav Slaboshpytskiy, réalisateur de *The Tribe*.

3 / Après la cohue et les ovations, un instant de paix…

4 / Maika Monroe, David Robert Michell et Daniel Zovatto *(It follows)* jouent à se faire peur…

5 / Vincent Lacoste, Reda Kateb et Jacques Gamblin, artisans du phénomène *Hippocrate*.

6 / Azu, acteur de *Fla*, entre dans l'affiche.

1

2

3

4

5

6

1

2

3

4

5

6

1 / Myroslav Slaboshpytskiy soulevant Yana Novikova *(The Tribe)*.

2 / Mélanie Laurent : l'émotion intacte.

3 / Très applaudie au Miramar, Nicole Garcia, présidente du jury Caméra d'Or.

4 / Jakob Oftebro & Alexander Amby *(When Animals Dream)*.

5 / Rebecca Zlotowski, qui fut remarquée à la Semaine avec *Belle-Épine*.

6 / La plage Nespresso, lieu de calme et de convivialité.

LA BONNE SANTÉ DU JEUNE CINÉMA FRANÇAIS

par Charles Tesson

Montré en clôture de la Semaine de la Critique, le deuxième film de Thomas Lilti, *Hippocrate,* a rencontré un succès important lors de sa sortie, début septembre. Il est ainsi devenu, de façon inattendue, l'un des événements de la rentrée cinématographique. Distribué par Le Pacte, d'abord dans une combinaison de 228 écrans, dont 49 sur Paris-périphérie, le film a totalisé 239 000 entrées au terme de la première semaine. En raison de ce résultat très encourageant, la combinaison des écrans a augmenté (350) et le film a atteint près de 800 000 entrées en cinquième semaine. Tout porte à croire qu'il pourrait atteindre sous peu le cap du million de spectateurs.

Hippocrate fait partie de ces quelques films soumis très tôt au comité de sélection de la Semaine, puisqu'il a été vu en décembre 2013, à une époque où le distributeur envisageait une sortie au printemps 2014. En raison du bon accueil réservé au film par les différentes sections cannoises et sans avoir à l'époque une quelconque garantie de sélection, le distributeur décide de reporter la sortie. Choix payant : il reconnaît volontiers que le film, sans Cannes, n'aurait sans doute pas dépassé 150 000 entrées.

Vincent Lacoste, l'acteur qui monte, vu par Aurélie Lamachère.

RARES SONT LES FILMS POPULAIRES QUI SOIENT AUSSI DES FILMS CITOYENS, TOUT EN TROUVANT LE TON JUSTE, TANTÔT ENJOUÉ, TANTÔT GRAVE, POUR DÉFENDRE LEUR PROPOS.

Avant de faire la clôture de la Semaine, *Hippocrate* avait été retenu, avec *Respire* de Mélanie Laurent, parmi les films de notre section présentés aux très importantes journées Art et Essai, en amont du Festival de Cannes, du lundi au mercredi, où il a bénéficié d'un excellent accueil auprès des exploitants. Ensuite, en compétition en août dernier au 7e Festival du Film francophone d'Angoulême, dirigé par Dominique Besnehard, *Hippocrate* y reçoit le Valois d'or.
Accueil discret mais favorable à Cannes, plébiscite général à la sortie, le tout avec une bienveillance accordée à l'esprit du film : si la critique a joué son rôle, elle n'a pas été décisive, comme elle peut l'être parfois (voir *L'Institutrice*, de Nadav Lapid). Grâce à un bouche à oreille favorable, les exploitants et le public ont joué un rôle essentiel. Équilibre parfait entre ces trois composantes (critique, exploitants, public), sans oublier le travail de mise en place du distributeur, jouant sur le registre de la comédie sociale, entre humour carabin et dureté du monde hospitalier. *Hippocrate* bénéficie de deux excellents acteurs, en parfaite adéquation avec leur personnage (Vincent Lacoste et Reda Kateb), et aussi par une réelle connaissance du milieu décrit. Le réalisateur, médecin généraliste, met la réalité documentaire au service de la fiction, permettant au film de frayer son chemin, au sein d'une offre pléthorique. Rares sont les films populaires qui soient aussi des films citoyens (le monde de la santé, l'état du service hospitalier et de la fonction publique) tout en trouvant le ton juste, tantôt enjoué, tantôt grave, pour défendre leur propos.

De manière plus générale, au-delà de l'accueil réservé à *Hippocrate*, comment Cannes met-il en avant le jeune cinéma français ? Cette année, aussi bien avec *Party Girl*, *Les Combattants*, mais aussi du côté de jeunes cinéastes déjà identifiés (*Mange tes morts* de Jean-Charles Hue, *Bande de filles* de Céline Sciamma), la moisson a été bonne et l'effet Cannes a joué de belle manière sur la vie des films en salles. Que la Semaine soit au cœur de cette dynamique fait partie de sa mission et qu'elle le fasse de cette manière, avec *Hippocrate* et en attendant *Respire* de Mélanie Laurent, à qui on souhaite le même sort, est une excellente nouvelle. ♦

LA LONGUE VIE DES COURTS

par Fabien Gaffez

Au moment où j'écris ces lignes, la liste des courts métrages présélectionnés pour les César 2015 vient d'être dévoilée. Y brille, par son originalité tranchante, un film que nous avions sélectionné en 2013 : *Vikingar* de Magali Magistry. Voici un heureux retour de flamme.

Les courts à la Semaine, c'est une *praxis* au quotidien, une philosophie pragmatique, une méthode passionnée qui entend non seulement découvrir de jeunes réalisateurs, mais encore les soutenir dans leur parcours après les feux de la rampe cannois. Ce soutien passe d'abord par le nouveau dispositif que nous avons mis en place, Next Step, un atelier d'une nouvelle génération pour lequel nous convions au mois de décembre les dix réalisateurs de la « promotion » 2014. Il viendront y présenter, en bleu de chauffe, face à des experts et des tuteurs internationaux, qui les conseilleront « à la carte », leur projet de premier long métrage : cinq jours de travail intense au moulin d'Andé et à Paris.

Mais les courts ont également une double vie : au gré des reprises des programmes de la Semaine dans le monde, et à travers leur sélection dans les festivals internationaux. Les films voyagent ainsi de Porto Vecchio à Fort de France, de Beyrouth à São Paulo et Bucarest. Voyages essentiels qui confrontent nos points de vue critiques à des publics divers et internationaux. Je pourrais également citer, immédiatement après Cannes, la reprise à la Cinémathèque française, qui connaît désormais un vif succès public, dans un lieu qui demeure lourd de symbole pour la plupart des jeunes réalisateurs. Ou encore celle de la Cinémathèque de Prague, au cinéma Ponrepo. Deux séances passionnées et passionnantes avec un public avide de débats, et de jeunes réalisateurs curieux de connaître les coulisses de notre sélection.

Il serait bien trop long de lister par le menu le parcours de nos dix films dans les festivals du monde entier. Outre la qualité évidente et la variété de ton de ces dix films, on s'aperçoit qu'une sélection à la Semaine leur donne une exposition suffisante pour être immédiatement pistés par les programmateurs internationaux. Ainsi *The Chicken* rafle des prix partout où il passe (de Sarajevo à Tanger), *Safari* remporte également un franc succès, dont le Grand Prix à Stiges, et *Une chambre bleue* à Vila Do Conde, sans parler du *feel good movie Petit frère* qui ravit le public à chaque étape de sa longue tournée, ou *Crocodile* qui rafle deux prix au Mexique… En un mot, notre sélection se porte et s'exporte bien ! En France, nos films voyagent également en première classe, de Brest à Amiens. Amiens qui vient de créer un nouveau dispositif de soutien au jeune cinéma européen, Pygmalion, qui va choisir chaque année de suivre un réalisateur. Outre l'ensemble des films présentés lors de la 34e édition du festival, le programme sera repris à la Cinémathèque française, et le réalisateur bénéficiera d'une résidence à la villa Médicis en avril 2015. Enfin, le Festival d'Amiens éditera ses «œuvres complètes» en DVD. L'heureux élu ? C'est Carlos Conceição, auteur de *Boa Noite Cinderela*, l'un de nos dix réalisateurs !
En un mot comme en mille, les courts de la Semaine ont la vie longue !

Les sélectionneurs 2014 : Alex Vicente (LM), Léo Soesanto (LM), Alex Masson (LM), Annick Peigné-Giuly (LM), Pierre-Simon Gutman (CM), Fabien Gaffez (CM), Pamela Pianezza (LM), Charles Tesson (DG) et Iris Brey (CM). Ariane Allard (LM) s'était absentée…

1 / Interview de Shira Geffen réalisatrice de *Self-Made*.

2 / Vincent Lacoste, Carole Franck et Félix Moati *(Hippocrate)*.

3 / Charles Tesson accueille Carole Franck.

4 / Reda Kateb, Thomas Lilti (réalisateur d'*Hippocrate*) et leur ami américain, Ryan Gosling.

5 / Que de filles ! Autour de Mélanie Laurent, on « *Respire* ».

6 / Rebecca Zlotowski et Andrea Arnold, nos présidentes de jury.

1

2

4

3

5

6

PROFESSION CRITIQUE

DES BÂTONS DANS LES ROUES

Par Gérard Lenne

LE NOM DE L'ASSASSIN

« Le propriétaire d'un motel se déguise en femme pour poignarder une de ses clientes sous la douche ». Que penseriez-vous d'un critique de cinéma qui, en 1960, eût commencé ainsi son papier sur *Psychose* ? C'est pourtant ce que vient de faire un de nos confrères (dans l'hebdomadaire *T...*) à propos du film *Under the Skin*. Ne lui jetons pas la pierre, il n'a pas été le seul, loin de là. Le pompon revient au quotidien *Le M...* qui, consacrant une demi-page au même film, vend la mèche dès son titre, en gros caractères ! J'entends d'ici les protestations : « Mais on le savait, on s'en doute dès le début du film, etc. » Il ne faut pas gratter beaucoup pour que le spectateur si perspicace finisse par avouer que oui, il l'avait lu dans un journal, ou bien on le lui avait dit.
Pour être tout à fait clair, je demanderai à tous ceux qui n'ont pas vu *Under the Skin* et n'en ont rien lu (si par miracle il en existe !) de ne pas lire le paragraphe suivant.

Et maintenant que nous sommes entre nous, laissez-moi vous rapporter l'expérience à laquelle j'ai procédé. Prenez un cinéphile normal, qui ne sait rien de *Under the Skin*, montrez-lui le film. Dix contre un qu'il ne comprendra tout qu'à la fin. En clair, il aura trouvé pour le moins bizarre le personnage de Scarlett Johansson, mais découvert seulement au dénouement qu'il s'agit d'une extraterrestre (voire, comme le proclame *Le M...* à coups de trompette, une « tueuse extraterrestre »).
Ceci peut sembler anecdotique. En fait, c'est un problème récurrent de la critique qui est ici soulevé. De plus en plus, celle-ci cède à cette facilité qui consiste à raconter le film. Mauvaise action ! On se souvient de cette vieille histoire drôle : l'ouvreuse qui, frustrée de pourboire, glisse à l'oreille du spectateur rapiat : « L'assassin, c'est le maître d'hôtel ». Mais de quoi se venge-t-on en publiant cette info dans le journal ?

On me dira que la façon de raconter peut être en soi une forme de critique. Ce n'est pas faux, ce fut même le talent particulier de certains de nos aînés. Mais qu'on nous épargne au moins la révélation du « twist », comme on dit aujourd'hui. Ou alors, qu'on attende un mois ou deux. C'est moins risqué si on écrit dans un mensuel !

LA REVANCHE DES PIRATES

On ne l'a pas remarqué d'abord, « ils » ont fait ça en douce : on ne trouve plus de graveur de dvd de salon. Sale coup pour notre métier. Bien sûr, à l'époque de la vhs, quand l'image était bien pourrie, la déperdition d'une copie à l'autre rassurait les multinationales de l'audiovisuel, qui nous ont alléchés en nous promettant de pouvoir constituer nos filmothèques privées.
La qualité du numérique, rendant possible la fabrication de véritables clones, est pour elles un épouvantail. Elles nous accusent froidement de piraterie si nous voulons enregistrer, ce qui est désormais interdit !

Ce n'est pas dit officiellement, certes. Et si les graveurs de dvd ont disparu, on trouve (deux ou trois fois plus cher) des graveurs de Blu-ray qui enregistrent aussi les dvd. Mais dans quelles conditions ! Pour toutes les chaînes payantes du câble, source principale du cinéphile, il faut passer par un décodeur. Lequel, sous prétexte de « sécurité » (sic) s'éteint assez vite si vous n'êtes pas devant votre écran. Moralité : il devient impossible de programmer. La seule parade (pas toujours efficace) est de laisser votre téléviseur allumé. Si c'est pour la nuit, bonjour l'économie d'énergie ! Mais « ils » ont pensé à tout, puisque les nouveaux téléviseurs sont programmés pour s'éteindre assez vite, eux aussi, en l'absence de présence humaine.

Questionnés, les marchands avouent facilement que ces restrictions leur sont dictées par le CSA, organisme dont je réclamais ici la suppression il y a déjà belle lurette. Il est question maintenant de taxer la copie privée. Comme si elle ne l'était pas déjà... Comme jadis sur les vhs, une taxe est prélevée sur les dvd et les Blu-ray vierges. Alors, qui sont les pirates ? ♦

COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ...
(MA VIE AVEC LES ATTACHÉS DE PRESSE)

par François Quenin

Ce sont des personnages nécessaires, indispensables, compétents, vigilants, sympathiques, amicaux, irascibles, désarmants, déconcertants, fuyants... Depuis que je fréquente les attaché(e)s de presse, ils ne m'ont jamais laissé indifférent. L'inverse n'est pas si sûr.
On peut les classer en cinq catégories : les cinéphiles, les experts, les commerciaux, les intermittents, les réfractaires. Ce listing se présente comme l'envers du décor d'une activité de journaliste de cinéma (carte verte 2014 n° 68) pratiquée depuis trop longtemps sur des supports aussi divers que *Le Provençal, Téléciné, Cinéma, Témoignage chrétien, Le Point, Historia, King*...

Au sommet des marches, les attaché(e)s de presse cinéphiles : quand ils vous ont vu plusieurs fois, ils ne vous oublient plus - on partage la même passion. Elles et ils défendent des auteurs exigeants, insolites, originaux, faiblards parfois. Avec ces professionnels de la profession, la surprise et la découverte sont garanties. Et la déception quelquefois. Mais ils ne vous en tiennent pas rigueur, comme d'autres (voir plus bas). Normal, ils sont aussi un peu ou beaucoup critiques. Ils admettent la discussion et la controverse. Et c'est pour ça qu'on les aime et qu'ils nous aiment.

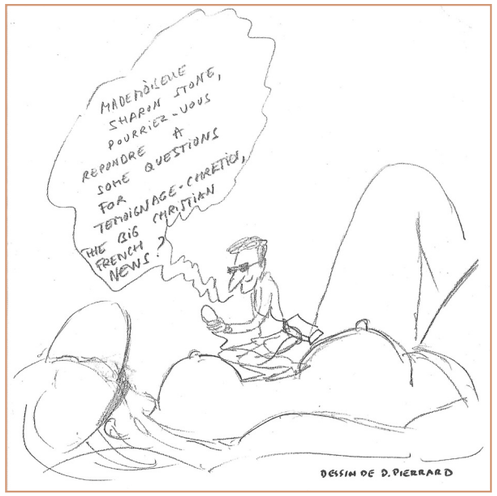
La deuxième liste, celle des experts, est proche de la précédente. Car ceux-là aussi sont toujours à votre écoute, coûte que coûte... Simplement ils sont un peu plus pointus dans le choix de leurs films, plus prudents surtout. Ils semblent avoir le pouvoir d'écarter des films qui ne leur plaisent pas. Du coup, on va vers leurs films les yeux fermés... Et l'on est rarement déçus. Mais ce qui fait la qualité des experts, comme celle des cinéphiles, c'est qu'ils sont toujours à votre écoute et ne vous abandonnent jamais sur le bord du chemin, quels que soient vos aléas de carrière, qui sont nombreux dans une vie de critique.

> FRANÇOIS TRUFFAUT DISAIT : « TOUS LES FILMS NAISSENT ÉGAUX EN DROIT ». POURVU QUE TOUS LES JOURNALISTES SPÉCIALISÉS, JUSQU'AU DERNIER PIGISTE, PUISSENT LES VOIR À ÉGALITÉ...

Avec la catégorie des commerciaux, les choses se compliquent mais pas trop. Ils sont au cœur du cinéma grand public. Ils trustent les grosses productions américaines et françaises. La plupart sont de bonne composition, c'est-à-dire qu'une fois inscrit chez eux, ça roule pour les invitations aux projections. Certains sont peu expansifs pour les pigistes de base, mais qu'importe pourvu qu'on voit leurs films... La plupart ne vous oublient pas - contrairement à certains indépendants attachés aux films de modeste diffusion - alors qu'on n'est pas toujours tendres, dans la presse écrite qui pense (!), pour leurs films américains gros public qui ne pensent pas...

Avant-dernière liste : les intermittents des relations publiques ; pas eux, mais nous pour eux. Là on entre dans la zone des malentendus. On ne voit leurs films que si on les alerte. Chaque semaine, on expédie donc son mail comme Sisyphe roule son rocher. Leur métier est un mystère. Ont-ils moins de temps à consacrer aux supports moins payants que la radio ou la télé ? Ont-ils fait le choix d'ignorer les petits supports ? Dans cette liste, on n'omettra pas ceux qui vous oublient une fois sur deux ou ceux qui vous tournent le dos parce que vous avez dit du mal d'un de leurs films. C'est ce qu'on appelle des professionnels à mi-temps. Agréables tant qu'on l'est avec leurs films, désagréables lorsqu'on émet des réserves. Ils confondent critique et promotion. Tant pis.

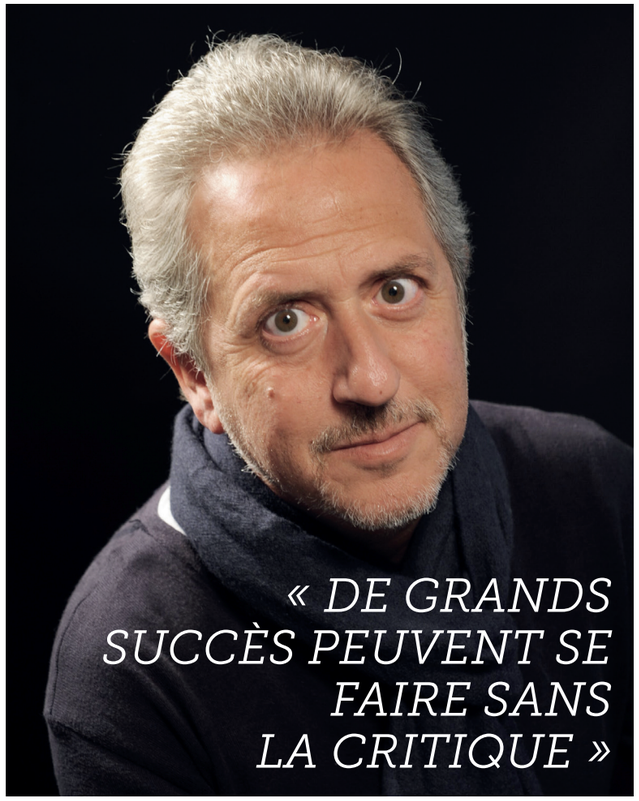
Ultime liste : les réfractaires. Ils sont peu nombreux et restent sourds à tout appel. La plupart de leurs films ne sont pas mauvais, on en parlerait bien volontiers, c'est eux qui sont de mauvais professionnels. François Truffaut disait : « Tous les films naissent égaux en droit ». Pourvu que tous les journalistes spécialisés, jusqu'au dernier pigiste, puissent les voir à égalité... ♦



MICHEL BURSTEIN

Propos recueillis par F.Q.

Pourquoi avoir choisi Michel Burstein pour répondre à quelques questions sur les relations d'un service de presse avec les critiques de cinéma ? Parce qu'avec sa société, Bossa Nova, il s'occupe de films très différents destinés à des publics très variés. Surtout, il a un comportement atypique envers les critiques. Alors que l'ensemble des attaché(e)s de presse, excepté une minorité qui se comporte en simples commerciaux, ne trient pas parmi les critiques à inviter aux projections de presse, il peut pratiquer une politique malthusienne dont certains font les frais, sinon le film qu'il promeut... Voici sa défense.



Avez-vous un mode de sélection des critiques de cinéma ? Sur quels critères les invitez-vous aux projections de presse ? Faites-vous des sélections de critiques différentes en fonction de tel ou tel film ?

Les mots sélection ou critères sont aux antipodes de mon état d'esprit, de mon langage et de la vision que j'ai de mon travail. Ma mission d'attaché de presse sur un film est de donner la meilleure image de marque possible, selon la nature et le propos du film. Ces termes contractuels répondent à votre question : oui, nous allons faire des choix et à chaque film sa stratégie. Analyse des points forts, des points faibles, des cibles, etc. Ces stratégies sont en symbiose avec les ayants droit, avec lesquels des objectifs sont fixés. Chaque film est un nouveau prototype à introduire sur le marché. Il mérite un positionnement unique. D'une salle de seize fauteuils au Grand Rex, six mois avant ou la veille de la sortie, tout est possible. Les journalistes ont chacun également leur personnalité, timing et nécessités, dont nous tenons compte. Il est implicite que nous sommes les garants d'un seuil de respect du film et nous pouvons régulièrement avoir le sentiment qu'un film doit être protégé.
J'observe que vos questions ne cernent que la question du critique cinéma alors que nos interlocuteurs s'inscrivent dans une problématique journalistique plus large que celle de la critique.
Je suis un communicant, dialoguant avec des journalistes, dont certains font de la critique. Des grands succès peuvent se faire sans la critique.

Qu'attendez-vous des critiques ?

Qu'ils fassent leur travail avec éthique. Qu'ils aiment le cinéma. Qu'on élève, si possible le débat au-delà du crash test, culture du navet, j'aime / j'aime pas ou 11/20, j'ai plus de goût pour l'analyse et la pertinence type *Positif*. Que leur parole ait un sens.

Que pensez-vous des critiques ?

Répondre à cette question signifierait pour moi de mettre tous les critiques dans le même moule. Ce n'est pas mon genre. J'en apprécie beaucoup, pour leur assiduité, leur franchise, leur esprit. Leur principale qualité : quand ils me disent : il faut voir le film. Leur principal défaut : quand ils me disent : je n'ai pas besoin de voir le film.

Éliminez-vous les critiques de vos projections futures après un vilain papier sur l'un de vos films ?

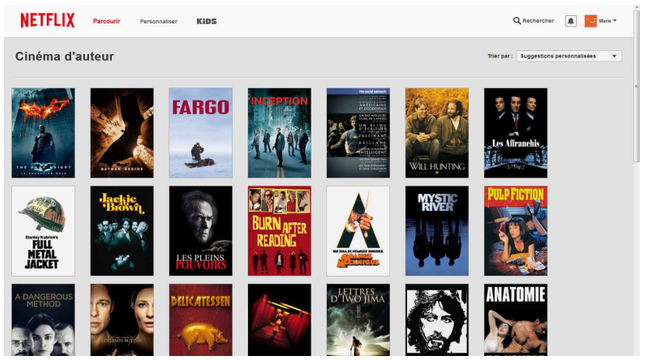
Éliminer, encore un mot qui évoque la haine, la punition et qui me dépasse dans un exemple très schématique. Rien de tout cela n'est aussi simple.
J'accorde un principe de confiance, de bonne volonté et compréhension mutuelle pour que chacun sache exactement où il se situe. Dans les cas très rares et extrêmes de trahison, de problèmes comportementaux, d'absence d'éthique ou de respect, de corruption morale ou autre concernant de bonnes comme de mauvaises critiques, bref si les règles déontologiques ne sont pas respectées, bien sûr que cela guidera mes choix et me portera à adopter une forme de prudence allant jusqu'à un dispositif de bordure protectrice,.

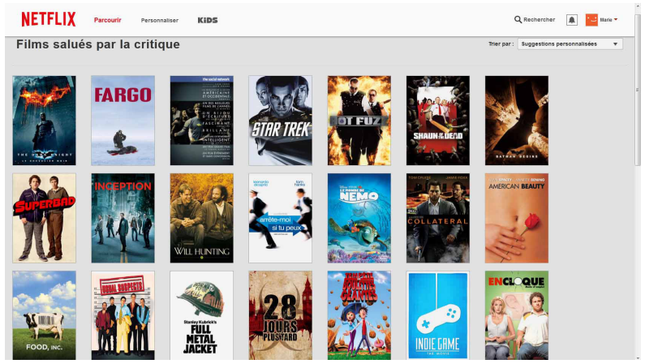
Pensez-vous que la critique soit importante pour médiatiser un film ?

Oui, dans certains cas restreints de films d'auteur où elle est quasi unanime, comme *Ida* de Pawel Pawlikowski, si elle dégage un consensus. Un éloge unilatéral dans un *Masque et la Plume* sur un outsider bénéficiant d'une modeste visibilité peut susciter beaucoup de curiosité. Lorsqu'elle se dilue, comme trop souvent, je pense qu'elle n'a que peu de poids. On peut observer un tassement du sentiment d'importance de la critique face à l'explosion de réseaux sociaux et de communicants. L'essentiel est qu'elle existe.
J'ai une ambition, il ne nous suffit pas de médiatiser un film. Il faut nécessairement que cela soit bien médiatisé, que le travail ne soit pas contre-productif, donc on en revient toujours à faire des choix, à avoir un point de vue. Tout le monde est important et personne n'est essentiel. ♦

VIDÉO À LA DEMANDE : *NETFLIX RATE SA RÉVOLUTION FRANÇAISE*

Par Marie-Pauline Mollaret





Voilà des mois que l'ombre de Netflix, service de vidéo à la demande sur abonnement qui compte cinquante millions d'utilisateurs à travers le monde, plane sur le marché déjà tendu de la télévision et de la VoD françaises traditionnelles. En se basant sur la véritable révolution opérée par le service aux États-Unis (cf. encadré), on est en droit de s'inquiéter (ou de se réjouir, c'est selon) de l'arrivée en France du leader mondial de la télévision en streaming. D'un côté, les milieux du cinéma et de la télévision craignent un nouveau déséquilibre d'un système déjà fragilisé (concurrence avec les chaînes de télévision payante, non-contribution au financement du cinéma et à l'impôt, etc.). De l'autre, les utilisateurs attendent avec impatience un service de qualité qui concentre une majorité de programmes pour un prix relativement modeste.

Alors, vampirisation du système ou véritable aubaine culturelle ? Probablement quelque part entre les deux. On devrait bientôt être fixé puisque la société a ouvert ses réseaux le 15 septembre dernier et comptait quinze jours plus tard plus de cent mille abonnés (un chiffre à nuancer car le premier mois est gratuit). Désormais, il est donc possible de visionner les programmes disponibles sur Netflix de manière illimitée et sans publicité pour 7,99 € par mois, mais avec des restrictions qui risquent toutefois de minimiser dans un premier temps son impact sur le marché français de la vidéo à la demande.

En effet, le catalogue français est loin d'être aussi étoffé que le catalogue américain (plus de cent mille titres contre quelques milliers en France). Par ailleurs, le géant américain a décidé de respecter la chronologie des médias (son siège social situé au Luxembourg, puis aux Pays-Bas dès 2015 aurait pu lui permettre d'y échapper), privant de fait ses utilisateurs des films sortis depuis moins de trois ans. Coup dur pour les cinéphiles qui espéraient avoir trouvé un moyen de rattraper à coût modique les films ratés en salle. Mais apparemment, Netflix ne sera pas tout de suite une alternative légale au téléchargement sauvage. On peut même se demander si cela a jamais été le but, tant l'arborescence et le catalogue du site semblent principalement mettre en avant les séries.

Petite démonstration. Lors de l'inscription, l'utilisateur est invité à sélectionner trois titres «qu'il souhaite voir ou a aimé» parmi une liste d'environ quatre-vingts propositions. Un algorithme détermine ensuite à partir de ces réponses quels autres contenus pourraient l'intéresser. Première constatation, les films sont loin d'être majoritaires. Première déception, les titres sont extrêmement consensuels, et tirés de manière assez homogène d'un cinéma grand public et spectaculaire : *Arrête-moi*

Pour rallier les cinéphiles, Netflix compte sur *Tigres et dragons 2*, son premier film original (en exclusivité dès 2015).

si tu peux, Charlie et la chocolaterie, The Dark Knight, Terminator, Salt... Seule réelle surprise au milieu de cette offre assez formatée, la présence du *Romance X* de Catherine Breillat. Curieusement, la réalisatrice fait d'ailleurs partie des cinéastes les mieux représentés sur le site.

Une fois la sélection effectuée s'affiche la page d'accueil «personnalisée» qui consiste en une sélection de films «*qui pourraient vous plaire*», classés genre par genre. Il est conseillé d'affiner ses goûts en évaluant (d'une à cinq étoiles) d'autres films proposés. Puis, peu à peu, se dessine la cartographie des programmes compatibles avec les goûts supposés de l'internaute. Cela donne des correspondances souvent évidentes, parfois plus savoureuses. Par exemple, avoir sélectionné *Belle de jour* et *À bout de souffle* (deux des rares films français des années 60 qui soient disponibles) vous classe immédiatement comme un amateur de «*cinéma d'auteur français*» susceptible d'aimer Leos Carax, Gaspar Noé ou Catherine Breillat (encore). En revanche, choisir *Matrix* et *La Cité de Dieu* conduit à *Madame Doubtfire*, *Very Bad Trip* ou *Raison et sentiments*. Et on ne veut juste pas savoir par quel biais tordu Netflix associe *Kill Bill* avec des *girly movies* comme *Beauty Shop*, *Mean Girls 2* ou *Wild Child*.

Si l'on n'est pas totalement convaincu par ces recommandations pour le moins basiques, il ne reste plus qu'à se tourner vers la recherche par genre, organisée en quinze sous-catégories dont «cinéma français», «cinéma étranger», «indépendant» ou «films primés». Là encore, pas de quoi frémir d'enthousiasme. L'offre est pauvre et pas franchement pointue. Une quarantaine de références estampillées «classiques» mais rien de plus ancien que 1940. Quelques films de Godard mais pas de Truffaut. Ni Chabrol, Resnais, Demy, Bresson, Pialat, Rohmer... Pas plus de Ford, Hitchcock, Fellini ou Hawks. Très peu de films venus d'Asie (hormis les animés), d'Amérique latine ou même d'autres pays européens. À défaut de proposer des nouveautés, Netflix n'a même pas réussi à constituer un catalogue de référence mêlant classiques contemporains, œuvres du patrimoine, titres pointus et cinématographies du monde. Une formidable base de films comme de nombreux amateurs l'appelaient de leurs vœux, capable de contrer les services de téléchargement illégaux, qui sont quant à eux bien mieux fournis en pépites rares et chefs-d'œuvre de toutes les époques.

Au contraire, Netflix semble ainsi pour le moment n'être qu'une déclinaison (certes ultra moderne) de la télévision traditionnelle. Il ne faut pas s'y rendre avec l'idée de regarder quelque chose de précis (à moins qu'il ne s'agisse d'un film extrêmement grand public – ou éventuellement d'une série pas trop récente) mais plutôt avec l'envie de «zapper» jusqu'à trouver un programme qui nous plaise.
Agréable bien sûr (surtout en mode nomade grâce à la multi-compatibilité du système, que ce soit sur tablette, mobile ou via les box SFR, Bouygues Telecom et Orange), mais pas franchement la révolution annoncée, et surtout pas une ressource incontournable pour le cinéphile. D'autant que les premières annonces n'ont rien de franchement excitant : en 2015, Netflix produira une série française intitulée *Marseille* (pour concurrencer *Plus belle la vie* ?) et diffusera en exclusivité (en France) son premier «film original», *Tigres et dragons 2*. Le premier d'une longue série ? Comme toujours, on jugera sur pièces. Mais il y a peu de chances que cette production exclusive remplace l'offre variée et de qualité que l'on attendait. Il n'y a plus qu'à se tourner vers la concurrence (à l'image de CanalPlay et de FilmoTV) qui ne devrait pas manquer d'occuper le terrain laissé libre. Et finalement, peut-être que le consommateur cinéphile finira vraiment par y gagner. Mais en attendant, ce sont les (nombreux) successeurs de MegaUpload qui se frottent les mains. ♦

LA «RÉVOLUTION» NETFLIX EN TROIS POINTS

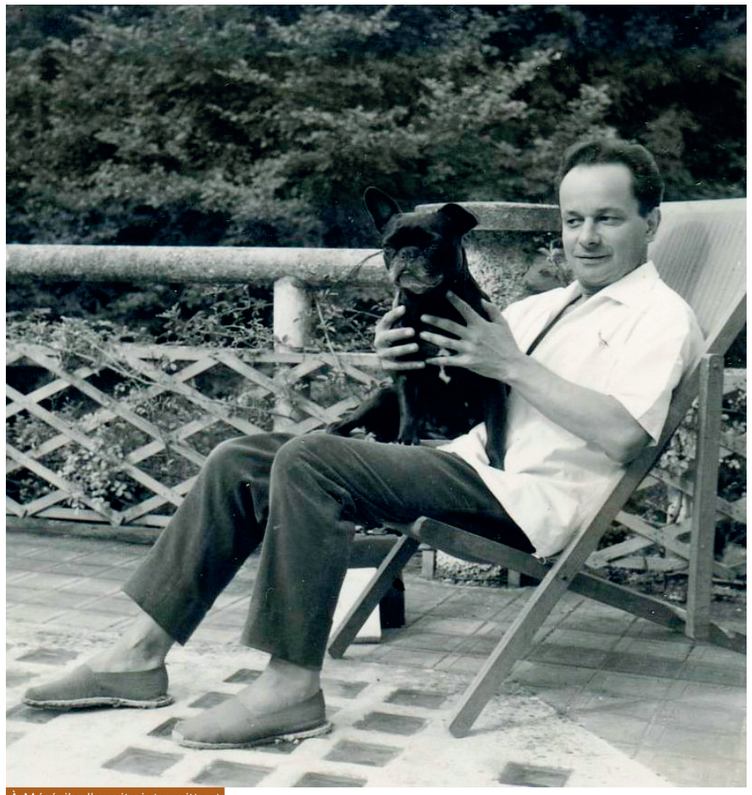
- À sa création en 1997, Netflix propose à ses abonnés de visionner un nombre illimité de DVD par mois, qui sont livrés directement dans leur boîte aux lettres, puis renvoyés à l'aide d'une simple enveloppe rouge pré-affranchie. C'est le début de la fin pour les locations de DVD traditionnelles.
- Après avoir pris le virage du streaming, Netflix passe ensuite la vitesse supérieure en produisant ses propres contenus sans lésiner sur la qualité. Diffusés courant 2013, *House of Cards* et *Orange Is the New Black* ringardisent l'offre de leurs concurrents.
- Fort de son pouvoir, Netflix prend en même temps tout le monde au dépourvu en mettant en ligne en une seule fois l'intégralité de chaque saison. C'en est fini de la contrainte des rythmes de diffusion induits par la télévision traditionnelle. En moins de vingt ans, on est passé d'une télé pépère proposant un épisode inédit de série par semaine au «binge watching» intensif sur tablettes ou mobiles.

JEAN-LOUIS BORY

L'ENTHOUSIASME CRITIQUE

Par Bernard Génin

Chaque dimanche soir, sur France Inter, Jean-Louis Bory revit dans l'indicatif musical du Masque et la Plume *(*La Fileuse*, de Mendelssohn) que François-Régis Bastide choisit un jour parce ses notes sautillantes lui évoquaient la volubilité avec laquelle il parlait des films. Sa devise et le titre d'un de ses livres n'étaient-ils pas : « Tout feu tout flamme » ? Il y avait deux Bory : celui de Méréville, où il travaillait dans sa maison familiale, et le Parisien de la rue Séguier, qui courait les salles de cinéma, les stations de radio et les studios de télévision où sa culture et son humour avaient fait de lui un « bon client ».*



À Mérévile, l'ermite intermittent

Ancien professeur, agrégé de lettres, il incarnait la « pédagogie vivante », celle qui enseigne sans jamais avoir l'air d'enseigner. « *Il donnait un coup de sa baguette magique sur une œuvre*, disait Michel Polac, *et il en faisait jaillir mille richesses*. ». C'est sa notoriété littéraire – il fut, à 26 ans, en 1945, le plus jeune lauréat du prix Goncourt avec *Mon village à l'heure allemande* – qui lui valut de faire ses premières armes de critique. En 1950, on lui propose la rubrique théâtrale de *La Gazette des Lettres*, puis le poste de critique littéraire à *Samedi Soir* et à *L'Express* (où il signera ses premières notules sur le septième art). Puis il opte définitivement pour la rubrique cinéma de deux magazines prestigieux, *Arts* en 1961, puis *Le Nouvel Observateur*, où il succède à Michel Cournot en 1966.
Pendant des années, c'est sur sa double page que vont se jeter les lecteurs cinéphiles du *Nouvel Obs*. Sur ses idées, sa méthode, ses choix politiques et esthétiques, il a écrit un de ses livres les plus passionnants, *Questions au cinéma*. Dès les premières pages, on croit l'entendre : « *Le cinéma m'épate. Ça bouge et ça cause, ça galope et ça vocalise, ça trucide et ça vampirise, ça holdeupe et ça westerne, ça onirise et ça fornique, ça travellingue et ça contreplonge, ça zoume et ça contrechampe, ça flashbaque et ça sciencefictionne. Et c'est moi qui cours, chante, tue, rêve, embrasse, marche au plafond, remonte le cours du temps ou saute en l'an 2000.* »

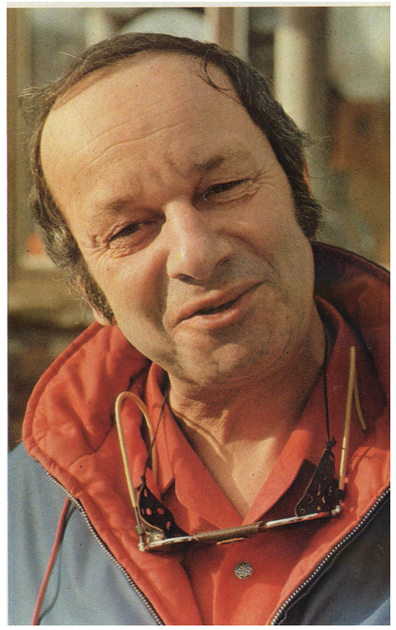
Homme de gauche (« *C'est de famille !* », disait-il) il n'a de cesse de dénoncer les « *forces assoupissantes* » qui prétendent vous divertir « *pendant que d'astucieux compères visitent vos poches.* » Il déteste le cinéma ronronnant, celui qui prétend ne délivrer aucun message (« *Ne pas avoir de message, c'est avoir un message conservateur* »). Il enrage, vitupère, se lance courageusement dans tous les combats. En 1960, il a été un des premiers signataires du *Manifeste des 121* sur le droit à l'insoumission des militaires en Algérie. On l'accuse de cabotiner, de soigner ses tirades. Il assume, c'est le prix à payer : « *Mes seules armes : mon stylo et le petit chouïa qu'est mon nom.* »

Sa popularité atteindra des sommets grâce au *Masque et la Plume*, célèbre émission radiophonique au succès de laquelle il va énormément contribuer. Il y entre en 1961. L'idée d'opposer ses enthousiasmes qui partent en vrille à la voix pausée et rocailleuse de l'Ardéchois Georges Charensol fait vite des étincelles. Les deux hommes ne sont pas du même siècle. Ils ont plus de vingt ans de différence. Charensol, critique aux *Nouvelles littéraires*, puis à *La Vie du rail*, est adepte d'un cinéma plus facile que celui défendu par Bory. Bory est très cinéma d'auteur et avant-garde, c'est un godardien inconditionnel, curieux de nouveautés (le cinéma tiers-mondiste), d'œuvres modestes mais dérangeantes. Leurs joutes verbales (« *Lui et moi, c'est Footit et Chocolat* » dira-t-il à *Radioscopie*) seront attendues comme autrefois les entretiens Paul Léautaud - Robert Mallet. François Morel en a d'ailleurs tiré en 2011 un excellent spectacle théâtral, *Instants critiques*.

SA POPULARITÉ ATTEINDRA DES SOMMETS GRÂCE AU MASQUE ET LA PLUME, CÉLÈBRE ÉMISSION RADIOPHONIQUE AU SUCCÈS DE LAQUELLE IL VA ÉNORMÉMENT CONTRIBUER.

A-t-il parfois (cela lui fut reproché) défendu des films qui n'en méritaient pas tant ? Sans doute, mais mieux vaut se tromper en aimant qu'en n'aimant pas… Bory est un infatigable « *optimiste contrarié* ». Politiquement engagé, il n'hésita jamais, sur une radio nationale, à s'en prendre au gouvernement, à la grande fureur de Charensol ou de Michel Mohrt. Il sut aussi faire l'éloge de certains films commerciaux, quand ceux-ci « *ne rampaient pas en dessous du néant* » mais un « bon Bory » remplissait surtout les salles du réseau Art et Essai. Ses précieux papiers du *Nouvel Obs* ont été publiés en poche dans la collection 10-18 (*Des yeux pour voir, La Nuit complice, Ombre vive, L'Écran fertile, La lumière écrit, L'Obstacle et la Gerbe, Rectangle multiple*).

Sur son influence, on peut dire que ses affrontements avec Charensol (dont Jérome Garcin, actuel animateur du *Masque*, semble nostalgique. On sent sa déception quand tous ses chroniqueurs tombent d'accord) ont lancé la mode des « Pour » et « Contre » dans la presse, *Télérama* en tête. Et il est évident que sa verve a enchanté des journalistes comme Gérard Lefort, dont l'humour, le sens de la formule drôle, évoquent souvent Bory. Mais c'est avec Xavier Leherpeur, brillant artisan du verbe au phrasé rapide et à l'enthousiasme communicatif que la « descendance » est presque troublante. Impossible de ne pas évoquer le courage qu'eut Bory en matière de vie privée. Homosexuel, il aborda le sujet sans détour, dans ses écrits d'abord (*La Peau des zèbres, Ma moitié d'orange*), puis à la radio et à la télévision, lors d'un *Dossier de l'écran* longtemps reporté de peur de choquer le public, après la projection d'un film académique et larmoyant, *Les Amitiés particulières*, de Jean Delannoy. Son intervention lui valut ensuite les plaisanteries les plus grossières de certains trublions (Philippe Bouvard en tête). Ses dernières années sont tragiques. L'arrivée de la soixantaine, la mort de sa mère, une déception amoureuse feront naître une longue dépression. Jusqu'à son suicide, en juin 1979 qui bouleversa ses lecteurs, son public et le monde du cinéma.



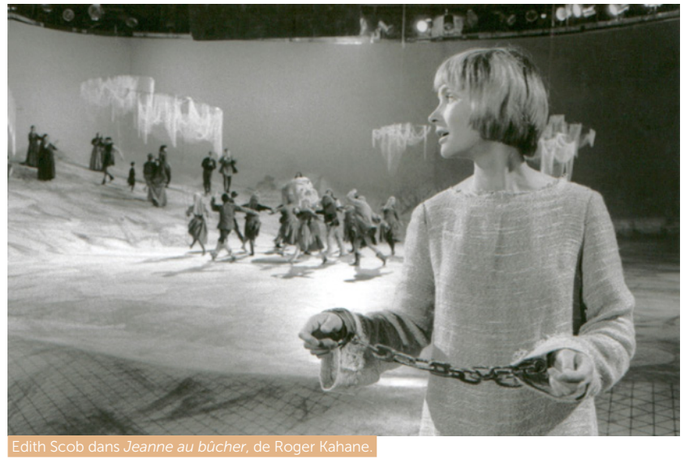
Un *Masque et la Plume* mémorable en témoigne, tous les intervenants étant au bord des larmes, François-Régis Bastide en tête : « *Jamais Bory n'a été méchant. Quand il n'aimait pas, il s'en tirait par l'humour ; quand il aimait, il était le plus enthousiaste, au point de parfois même exagérer. Mais, comme l'a écrit Bertrand Poirot-Delpech : « Il ne savait qu'aimer, cela n'aide pas toujours à vivre. » »*

Un seul journaliste, Renaud Matignon du *Figaro*, se permit d'ironiser dans un billet suintant une homophobie évidente intitulé « *Mort d'un clown triste* ». Il y qualifie Bory de « *défenseur de tous les imposteurs de l'écran* ». Dans l'émission de France Inter qui suivit son décès, une spectatrice anonyme très émue eut cette réaction : « *Je regrette que l'article de Renaud Matignon n'ait pas été une attaque faite du vivant de Jean-Louis ; mais, entre le courage et la lâcheté, on sait maintenant où vont les choses.* »

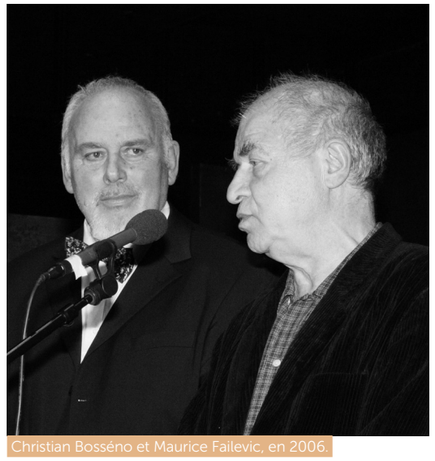
Parmi les nombreuses lettres de lecteurs publiées par *Le Nouvel Observateur*, on en trouve une (signée Jean-François Bizot) qui, trente-cinq ans après, semble toujours d'actualité :
« *Le drame de Jean-Louis Bory fut peut être de prendre conscience de son âme meurtrie par la déliquescence de la culture. Sa sensibilité d'intellectuel humaniste n'a pu résister à la montée de ce monde technicien et technocrate, froid et implacable, dont les seules finalités tiennent dans le profit et le rendement.* » ♦

À LA RECHERCHE *DES PRIX D'ANTAN*

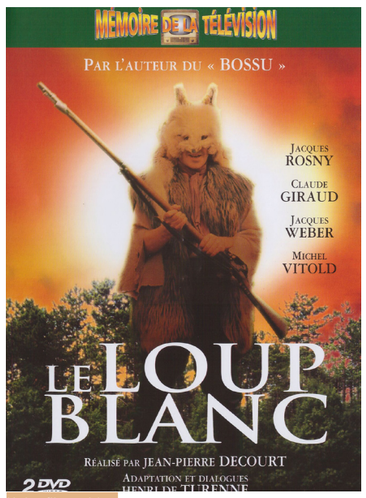
Par Christian Bosséno



Edith Scob dans *Jeanne au bûcher*, de Roger Kahane.



Christian Bosséno et Maurice Failevic, en 2006.



DEVINETTE

1959. On le surnommait *Britannicus*. Jean Kerchbron, poursuivant son projet de mettre les grands classiques du théâtre français à la disposition de tous, venait de tourner en direct et en studio le *Britannicus* de Jean Racine, revisité et « dépoussiéré » : un décor circulaire, ceint de colonnes, quatre caméras dont trois tomberont successivement en panne, contraignant le réalisateur à terminer en plan séquence (ce que la critique prit pour un effet de style).

1962-1963. Jean-Marie Drot boucle une série documentaire phare, *Les Heures chaudes de Montparnasse*. Dix films évoquant la personnalité et l'œuvre de ceux qui ont fait de ce quartier de Paris le creuset de l'art du vingtième siècle : peinture, sculpture, poésie…

1965. Roger Kahane, diplômé de l'Idhec, enregistre en studio *Jeanne au bûcher*, oratorio d'Arthur Honegger et de Paul Claudel. Edith Scob (Jeanne d'Arc) en est l'inoubliable interprète et la mise en scène inspirée et mobile s'organise autour d'elle, cependant qu'elle revit, attachée au bûcher, son existence.

1970. Pour *De la belle ouvrage*, sa première fiction, après une œuvre documentaire considérable, Maurice Failevic filme le monde du travail à travers la crise vécue par un ouvrier fraiseur hautement qualifié et exerçant son travail en artiste, à l'arrivée d'une machine-outil moderne à électro-érosion qui le réduit à n'être plus qu'un surveillant de robot…

1974. Tiens, revoilà Maurice Failevic avec *Gouverneurs de la rosée* tourné en Haïti d'après le roman de Jacques Roumain.

1977. *Le Loup blanc*, minisérie en trois épisodes d'une heure, réalisée par Jean-Pierre Decourt, maître en feuilletons télévisés, d'après le roman de Paul Féval, maître du roman de cape et d'épée. Sous la Régence, les habitants de la forêt de Rennes résistent pour échapper à l'injustice et aux taxes et corvées qui les accablent…

1981. Jacques Fansten (Idhec, douzième promotion) a réalisé *Nous te mari-e-rons*, sa seconde fiction. Dans un village se tiennent simultanément une foire aux célibataires et une autre aux machines agricoles. Portrait lucide, caustique, dur, mais non dénué de tendresse du milieu rural à travers quelques paumé(e)s.

Question : Quel commun dénominateur relie cet ensemble éclectique de réalisations pour la télévision ?
Réponse : Chacune de ces œuvres a obtenu le prix de la Critique, considérée comme la récompense la plus prestigieuse dans le domaine de la télévision et dont le premier lauréat avait été, en 1953, Stellio Lorenzi (première promotion de l'Idhec, 1943).

PUZZLE

Pourtant, curieusement, ce prix « extrêmement noble », si convoité, très attendu et dont la presse ne manquait jamais de rendre abondamment compte, était tombé en désuétude pour disparaître tout à fait au milieu des années 1980.
Plus de vingt ans après, notre syndicat, devant la qualité et la créativité de certains programmes de télévision, l'a refondé. En 2005, en effet, ma proposition de recréer les prix de la Critique pour la télévision a fait l'objet d'une consultation de l'ensemble de nos adhérents. On se souvient que 87% d'entre eux avaient voté pour cette renaissance. Ils furent (un prix « Fiction » et un prix « Documentaire ») attribués pour la première fois en février 2005.

Comment, aujourd'hui en l'absence d'archives, (au secours, commissaire Bourrel !) reconstituer une liste de lauréats de prix de la Critique attribués *avant leur refondation par notre syndicat ?* Les tout premiers ont été attribués par l'Association des critiques de cinéma et de la télévision, qui deviendra plus tard le SFCC. D'autres ont pris la relève, sous l'impulsion notamment de Jacques Siclier (*Le Monde*), Fernande Alphandéry et Jacqueline Baulieu (*L'Humanité*), comme une Association des critiques de radio et de télévision. Tous les lauréats gardent bien le souvenir (et la fierté) de la récompense qui les a distingués. Mais, par contre, l'oubli a fait son œuvre pour l'environnement de ces prix : qui les remettait ? En quoi consistaient-ils ? Où étaient-ils remis ?

Pour l'anecdote, rappelons quelques précédents aux prix que nous remettons (un diplôme encadré) : Jacques Fansten et Jacques Renard (primé pour son documentaire *Mémoires de la mine)*, ont chacun conservé la copie en résine, éditée par la boutique du musée du Louvre reproduisant, sans aucune mention du prix de la Critique, un testament sumérien pour Jacques Fansten, la pierre de Rosette pour Jacques Renard. Tous deux ont oublié où se déroulait la cérémonie de remise des prix, ils se souviennent seulement avoir croisé Jacques Boutet, le PDG de leur chaîne (TF1), qui ne les salua pas, au point qu'ils allèrent malicieusement le voir pour lui faire remarquer que s'il avait été invité à venir boire là une coupe de champagne, c'était grâce à la réussite de leurs travaux ! Pour *De la belle ouvrage,* Maurice Failevic avait reçu une plaque de cuivre où était inscrit le titre de la fiction récompensée ; et pour *Gouverneurs de la rosée*, une médaille (voir reproduction). Jean-Marie Drot aurait lui aussi reçu une plaque en cuivre mais l'ayant laissée dans sa résidence grecque, il n'a pu le vérifier.

Ce n'est qu'un début, la quête continue et l'essentiel des pièces du puzzle reste encore à trouver.

CHAMPION !

Maurice Failevic, après ses deux prix plus anciens s'est, on s'en souvient, à nouveau distingué en remportant notre prix 2006 pour *Jusqu'au bout*, interprété notamment par Bernard-Pierre Donadieu, la chronique d'une lutte ouvrière dans une usine à risque classée Seveso, un téléfilm inspiré par l'affaire de la Cellatex qui avait défrayé la chronique : un patron-voyou ayant abandonné son usine pour s'installer dans un autre pays en emportant tout son matériel, les ouvriers menacent de faire sauter le site s'ils n'obtiennent pas un plan social acceptable. Syndicat et pouvoirs publics engagent une course contre la montre…

Ce flashback encore bien étique réveille un souhait : à quand la chaîne de répertoire, promise par le précédent président de la République, qui permettrait de conserver vivante la mémoire de la télévision de l'excellence dont ces prix ont été la vitrine ? ♦

LISTE DES PRIX TÉLÉVISION
depuis leur refondation en 2005

2005. Meilleure fiction *: Nuit noire,* d'Alain Tasma (Canal +) ; Meilleur documentaire : *Chroniques de la violence ordinaire*, de Christophe Nick (France 2).

2006. Meilleure fiction : *Jusqu'au bout*, de Maurice Failevic (France 3) ; Meilleur documentaire : *Paul dans sa vie*, de Rémi Mauger (France 3).

2007. Meilleure fiction : *L'Affaire Villemin*, de Raoul Peck (France 3) Meilleur documentaire : ex-aequo : *Chirac - le jeune loup : le vieux lion,* de Patrick Rotman (France 2) ; *La Forteresse assiégée,* de Gérard Mordillat (Arte).

2008. Meilleure fiction : *Maman est folle,* de Jean-Pierre Améris (France 3) ; Meilleur documentaire : *Elle s'appelle Sabine*, de Sandrine Bonnaire (France 3).

2009. Meilleure fiction : *La Journée de la jupe,* de Jean-Paul Lilienfeld (Arte) ; Meilleur documentaire : *L'Enfer de Matignon*, de Philippe Kholy (France 5) ; Prix de l'Audace : *Tirez sur le caviste,* d'Emmanuelle Bercot (France 2).

2010. Meilleure fiction : *Pigalle, la nuit,* d'Hervé Hadmar (Canal +) ; Meilleur documentaire : *La Mise à mort du travail*, de Jean-Robert Viallet (France 3).

2011. Meilleure fiction : *Fracture,* d'Alain Tasma (France 2) ; Meilleur documentaire : *Françafrique*, de Patrick Benquet (France 2) ; Meilleure série : *Mystères de Lisbonne*, de Raoul Ruiz (Arte).

2012. Meilleure fiction : *Une vie française*, de Jean Pierre Sinapi (France 2) ; Meilleur documentaire : *Noirs de France*, de Juan Gelas et Pascal Blanchard (France 5) ; Meilleure série : *Un village français*, de Frédéric Krivine, Philippe Triboit et Emmanuel Daucé (France 3).

2013. Meilleure fiction : *Le Grand Georges,* de François Marthouret ; Meilleur documentaire : *Il est minuit, Paris s'éveille,* d'Yves Jauland (Arte) ; Meilleure série : *Les Revenants*, de Fabrice Gobert (Canal +).

CONSEIL SYNDICAL

Par Chloé Rolland

JOURNÉE
du 20 juin 2014

CONSEIL SORTANT DU MATIN

Présents : J-J. Bernard, M. Ciment, I. Danel, D. Heymann, B. Hunin, X. Leherpeur, G. Lenne, P. Murat, Ch. Rolland, C. Tesson.
Absents représentés : J-P. Combe (par J-J. Bernard), Ph. Rouyer (par M. Ciment), C. Vié (par I. Danel).
Assistent à la réunion : R. Bonhomme et M. Dubois-Daras.

Points divers

Nouvelles adhésions : Antoine de Baecque et Helen Faradji.

Prix du Syndicat / Cinémathèque française
Lors d'une rencontre avec Danièle Heymann, Isabelle Danel et Marion Dubois-Daras, Serge Toubiana a proposé de faire de cette cérémonie une soirée cinéma avec la projection d'un film primé, devenant ainsi un événement au programme de la Cinémathèque.
Il est décidé de projeter le **Prix singulier**.

Bilan Cannes 2014

Constat de Charles Tesson : une bonne édition dans son ensemble. Plus de diversité, meilleur équilibre dans la qualité et très bonne coordination des équipes. Le comité de sélection était identique à l'exception de Alex Vicente, nouveau venu. La programmation accueillait un onzième film cette année.
Côté ouverture, *FLA* a reçu un mauvais accueil, mais la presse étrangère était tout de même plus favorable et sa reprise, dans une version écourtée de 25 minutes, a mieux marché à la Cinémathèque.
Très bonne clôture par contre avec *Hippocrate*, valorisant la vitalité du cinéma français, à l'honneur également dans les autres sélections.
Quelques films forts ensuite, tels que *Respire* de Mélanie Laurent, *L'Institutrice* de Nadav Lapid, ou le très attendu *The Tribe* de Myroslav Slaboshpytskiy.

À noter : pour la deuxième année consécutive, les deux prix ont été remis au même film, ce qui atténue la portée de chacun. Peut-être faudrait-il mieux les définir ?
Côté courts, ce fut une très belle sélection, variée et de qualité.

Le syndicat doit réfléchir à un traitement favorisant les bénévoles, membres des comités de sélection. Ce sera à l'ordre du jour du conseil de rentrée.

Bilan par le coordinateur général Rémi Bonhomme
Amélioration de la fluidité des files d'attente : + 18% de spectateurs.

Notre trésorier Jean-Paul Combe, et Bernard Hunin,, l'homme de la carte verte

Après l'assemblée, détente dans la cour du CNC

Projet de la nouvelle équipe municipale de refaire à moyen terme la salle Miramar. La Semaine serait associée au cahier des charges, le projet est soutenu par Thierry Frémaux.

Très belle utilisation de la plage Nespresso, qui devient un lieu très pro pour accueillir partenaires, équipes des films, journalistes. La Semaine poursuit son engagement dans l'éducation à l'image, à Cannes, auprès de classes participant au dispositif lycéens et apprentis au cinéma, et par la tenue, à Paris lors de la reprise à la Cinémathèque, d'une journée d'initiation à la critique, animée par Ariane Allard et Xavier Leherpeur.

Deux nouveaux événements cette année : le lancement, pendant le festival, du programme Next Step, superbement accueilli par les équipes des courts ; la première participation de la Fondation GAN dans le soutien à un distributeur. Il faut ajouter également le très bon déroulement de la rencontre entre la commissaire européenne à la Culture et trois cinéastes.

Élections

Élection du délégué général de la Semaine de la Critique 2015
Charles Tesson, délégué général depuis 2012, candidat unique à ce poste, est réélu à l'unanimité des votants.

Élection d'un président d'honneur
Après dix-huit ans de présence au conseil d'administration, et après mûre réflexion, Gérard Lenne n'a pas souhaité se représenter, pour "laisser la place aux jeunes". Il ne quitte cependant pas le syndicat car il reste le rédacteur en chef de *La Lettre* et notre représentant à la commission de classification.

Sur proposition d'Isabelle Danel, présidente du syndicat, Gérard Lenne est élu à l'unanimité président d'honneur.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Isabelle Danel ouvre sa première séance en tant que présidente du syndicat et attire l'attention sur le déclin de la presse cinéma et la précarisation du métier de critique.
Elle souligne l'importance d'une bonne cohésion au sein du syndicat. La secrétaire générale lui succède pour présenter son rapport d'activités (voir page 23), qui est voté à l'unanimité.

Jean-Paul Combe présente son rapport financier, suivi de la déclaration du commissaire aux comptes qui valide sans réserves les comptes et fait part, comme il convient lorsqu'un administrateur est salarié d'une association, de la rémunération de Charles Tesson en tant que coordinateur de la programmation. Le quitus au rapport financier est voté à l'unanimité. Aucune question n'étant posée à l'assemblée, Isabelle Danel donne les résultats du scrutin. Sont élus au conseil :
Danièle Heymann (réélue)
Sophie Grassin (réélue)
Caroline Vié (réélue)
Bernard Payen
Alex Masson

CONSEIL ENTRANT

Présents : M. Ciment, I. Danel, D. Heymann, B. Hunin, X. Leherpeur, A. Masson, P. Murat, B. Payen, Ch. Rolland, Ph. Rouyer, Ch. Tesson, C. Vié.
Représentés : J.-J. Bernard (par Ch. Tesson).

Assistent à la réunion : G. Lenne président d'honneur), R. Bonhomme et M. Dubois-Daras.

Le conseil souhaite la bienvenue à deux nouveaux membres, élus lors de l'assemblée générale annuelle : Alex Masson et Bernard Payen. Gérard Lenne assiste à son premier conseil en tant que président d'honneur.

Élection du nouveau bureau

Présidente : Isabelle Danel : réélue avec 13 voix, un bulletin blanc.
Vice-Présidents : Danièle Heymann : élue à l'unanimité et Pierre Murat : réélu avec 13 voix et un blanc
Secrétaire générale : Chloé Rolland : réélue à l'unanimité
Secrétaire général adjoint : Bernard Payen : élu à l'unanimité
Trésorier : Jean-Paul Combe : réélu à l'unanimité
Trésorier adjoint : Alex Masson : élu avec 12 voix, un blanc et un nul
Représentant à la commission Carte verte : Bernard Hunin : réélu avec 13 voix, un blanc

Jean Rabinovici est reconduit pour trois ans dans ses fonctions de représentation à la commission de classification des salles Art et Essai.

Fonctionnement sur les prix du Premier Film étranger & Premier Film français
À partir des listes des premiers films français et premiers films étrangers sortis depuis le 1er janvier 2014, est établie une présélection de titres cités par au moins un membre du CA.
Hélène Auclaire prend en charge la logistique de ces deux prix. ♦

Nos vice-présidents, Danièle Heymann et Pierre Murat.

RÉUNION du 30 septembre 2014

Représentés : J.-J. Bernard (par Ph. Rouyer), S. Grassin (par I. Danel), A. Masson (par X. Leherpeur), P. Murat (pour une part par D. Heymann).
Assistent à la réunion : G. Lenne, R. Bonhomme et M. Dubois-Daras.

Présents : M. Ciment, I. Danel, D. Heymann, B. Hunin, X. Leherpeur, P. Murat (pour une part), Ch. Rolland, Ch. Tesson, C. Vié.

Point financier

Le déficit prévu de 10 000 € pourrait ne s'établir qu'à hauteur de 2 500 €, grâce à une baisse constante des frais généraux et au soutien de Mathieu Darras dans la mise en relation avec le Torino Film Lab.

Semaine de la critique : comités long & court

Invitation des membres bénévoles des comités de sélection court & long
Le conseil d'administration a pris la décision d'inviter les membres des comités long & court à séjourner à Cannes le temps de la Semaine de la Critique. Des tickets restaurant réservés aux bénévoles vont également leur être proposés durant la période de sélection des films.

Constitution des comités de sélection court & long
Parmi les sélectionneurs 2014, Pamela Pianezza et Alex Masson sont arrivés à l'échéance des trois années renouvelables. Charles Tesson a reçu une candidature parmi les adhérents et rencontré plusieurs critiques. Voici sa proposition (adoptée à l'unanimité) : Comité court : Fabien Gaffez (coordinateur) Iris Brey, Pierre-Simon Gutman. Comité long : Ariane Allard, Annick Peigné-Giuly, Thomas Baurez, Xavier Leherpeur, Olivier Pélisson, Léo Soesanto.

Questions diverses

- **Remise des Prix SFCC 2015**
La cérémonie aura lieu le 26 janvier 2015, à la Cinémathèque française.

- **Jurys SFCC**
Tout se passe très bien au sein des festivals où interviennent les jurys composés des membres du SFCC. Deux nouveaux festivals nous accueillent : Paris Courts Devant et Amiens.

- **Nouvelle adhésion** : Thomas Baurez

- **Livre blanc de la critique**
Si rien n'est établi ni pris en charge par un comité de pilotage, l'utilité d'une réflexion sur la critique reste plus que jamais utile.

Cartes vertes

Bernard Hunin a notamment en charge les cartes attribuées au titre du syndicat. Il demande l'accord du conseil pour prolonger sa mission dans la défense de ces cas parfois difficiles. Carte blanche lui est donnée. ♦

Charles Tesson et Bernard Payen, nouvel élu au Conseil

RAPPORT D'ACTIVITÉS 2013/2014

par Chloé Rolland

Nouveau conseil et nouveau bureau

Lors de l'assemblée du 26 juin 2013, les membres suivants sont réélus au conseil d'administration : Bernard Hunin (102 voix), Philippe Rouyer (99), Jean-Paul Combe et Charles Tesson (98), Isabelle Danel (95).

Élu dans la foulée du conseil syndical qui suivit, le nouveau bureau se compose de :

Isabelle Danel, présidente. Jean-Jacques Bernard et Pierre Murat, vice-présidents. Chloé Rolland, secrétaire générale. Sophie Grassin, secrétaire générale adjointe. Jean-Paul Combe, trésorier. Xavier Leherpeur, trésorier adjoint.

Les autres conseillers sont Charles Tesson, Bernard Hunin, Michel Ciment, Danièle Heymann, Gérard Lenne, Éric Libiot, Philippe Rouyer et Caroline Vié.

Sans oublier nos précieux présidents d'honneur : Jacques Zimmer et Jean-Claude Romer.

Nos représentants à la commission de classification des films sont Caroline Vié-Toussaint et Gérard Lenne.

Notre représentant à la commission nationale d'art et d'essai est Jean Rabinovici.

Notre représentant au sein du jury de la Caméra d'or au Festival de Cannes 2014 est Lisa Nesselson. Rappelons que ce prix est allé au film français *Party Girl*.

Prix de la Critique 2013

Le 10 février 2014, pour la première fois, notre cérémonie de remise des prix de la Critique s'est déroulée dans l'enceinte prestigieuse de la Cinémathèque française. La salle, beaucoup plus spacieuse qu'au Rond-Point, a pu accueillir confortablement adhérents, invités institutionnels et équipes des films, DVD & livres primés. Peut-être était-ce dû à la solennité du lieu, toujours est-il que les heureux lauréats ont particulièrement manifesté leur plaisir d'être distingués par la critique.

Lors du dernier C.A. du syndicat, il a été proposé par Charles Tesson d'élire le meilleur premier film étranger, un prix que très peu d'institutions remettent. La haute spécificité d'un tel prix requérant un certaine expertise, le conseil a voté pour qu'il soit décerné par un jury composé de membres élus du syndicat, au même titre que les prix littéraires ou célébrant les meilleurs DVD. Et, par souci d'égalité de traitement, le prix du Premier Film français sera décerné dans les mêmes conditions, par ce même jury. Les élections des jurys 2014 ayant eu lieu en mars dernier, il est décidé que les premiers de ces prix seront décernés par le conseil d'administration.

Chantiers en cours

- Le syndicat avait émis le souhait, lors de la dernière assemblée générale, de devenir plus réactif sur les informations "chaudes" concernant notamment nos adhérents ou plus généralement notre profession. Le très bel accueil du communiqué coécrit par Gérard Lenne et Isabelle Danel, dénonçant l'absurdité et le danger d'interdire aux moins de 18 ans le second volume de *Nymphomaniac* de Lars von Trier, nous a prouvé qu'il est important que le syndicat "monte au front" sur ces sujets.

- Notre site reste en revanche encore trop peu enrichi, faute de volontaires pour le mettre à jour. Nous vous encourageons *a minima* à nous tenir informés de tout événement, brève, donnée, pétition que vous jugerez utile d'être relayé par notre syndicat. Il est temps de rappeler que nos actions dépendent principalement de chacun de vous.

- Nous avions également annoncé, pour 2014, l'avancée de notre livre blanc sur la critique. Hélas, comme l'a rappelé Isabelle citant *Kaamelott*, "nous sommes tous très occupés" et nous regrettons de n'avoir pu avancer comme nous le voulions sur ce chantier, qui reste d'une grande utilité au vu de l'état de la presse en France.

- Quelques festivals - Arras, Biarritz, Poitiers, Toulouse, Trouville - continuent d'accueillir un panel de critiques de notre syndicat, débattant en public. Leur nombre devrait, comme nous l'espérons, augmenter, notamment grâce aux festivals de Bordeaux et d'Amiens.

Point sur les cartes vertes

Bernard Hunin, qui siège à la commission d'attribution des cartes vertes, annonce un très bon bilan. Sur quinze ans, les statistiques font apparaître la stabilité des attributions départementales (42 en 2000, 40 en 2010, 43 en 2014) alors que les nationales sont, d'année en année, en constant recul (523 en 2000, 451 en 2005, 397 en 2010 et 333 en 2014).

53e Semaine de la Critique

Charles Tesson a présenté sa troisième sélection, concoctée avec l'aide minutieuse, pour le long métrage, d'Ariane Allard, Alex Masson, Annick Peigné-Giuly, Pamela Pianezza, Léo Soesanto et Alex Vicente. Pour le court métrage, de Fabien Gaffez, entouré de Iris Brey et Pierre-Simon Gutman.
La reprise de cette sélection à la Cinémathèque a connu son meilleur taux de fréquentation. Les films se dirigent désormais vers le Liban, le Pérou, la Géorgie, le Mexique, le Brésil, la République tchèque et la Roumanie, après avoir renoué avec la Corse.

Terminons par deux excellentes nouvelles pour notre Semaine de la Critique :

- la création de l'aide Fondation Gan pour la diffusion : une dotation allouée à un distributeur français d'un film en compétition. Cette aide est décisive pour donner plus de visibilité au travail de sélection du comité. C'est aussi un élément important pour rendre plus attractive la compétition pour les distributeurs.

- le lancement de Next Step : l'accompagnement d'un réalisateur d'un court métrage en compétition dans ses démarches vers un long métrage. Comme le Gan pour la compétition des longs métrages, c'est un atout de plus (attractivité, notamment pour les cinéastes et les producteurs) pour la compétition des films courts.

Palmarès 2014

- **Grand Prix *Nespresso* de la Semaine de la Critique, Prix Révélation France 4 et Aide Fondation Gan à la Diffusion**
The Tribe de Myroslav Slaboshpytskiy

- **Prix SACD**
Hope de Boris Lojkine

- **Prix Canal + du court métrage**
Crocodile de Gaëlle Denis

- **Prix Découverte Sony CineAlta du Court Métrage**
A Ciambra de Jonas Carpignano

Enfin, Charles Tesson a été reconduit ce matin dans ses fonctions de délégué général de la 54e Semaine de la Critique.

Je tiens, pour finir, à féliciter Isabelle Danel pour sa première année en tant que présidente du syndicat et, vous me pardonnerez ces quelques mots personnels d'une secrétaire générale débutante : je souhaite lui témoigner mon plaisir à travailler à ses côtés.

Et vous assurer que c'est un honneur de participer à la vie de ce syndicat. ♦

Repères bibliographiques

Parutions 2014/2

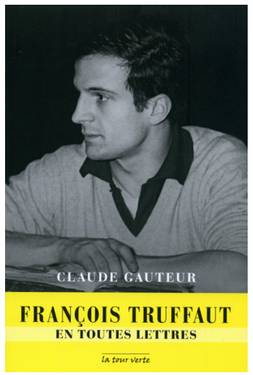
par Claude Gauteur

Nos adhérents ont publié

FRANÇOIS TRUFFAUT EN TOUTES LETTRES

PAR CLAUDE GAUTEUR

éd. La Tour Verte, 62 p., 10 €



Mon cher Claude,
Merci pour cette correspondance enfin dévoilée. De la première missive écrite un mercredi (de début septembre 1958) et qui a « changé votre vie », au dernier petit mot de 1984 qui vous laisse inconsolable et « taraudé » ; d'une signature « Truffaut » à un évident « François » ; vingt-six ans s'écoulent comme un songe. Certes, n'apparaissent que ses lettres, tandis qu'en brefs commentaires vous resituez le contexte, expliquez une allusion, décryptez un sobriquet. Il va sans dire que je vous trouve un peu pudique sur ce coup-là, mais je vous vois aussi entre les lignes. Ses conseils pour votre première critique à Arts - « Soyez concis, partial (dans un sens ou dans l'autre), brillant et humoristique. Ne soyez ni mou, ni confus, ni littéraire, ni filandreux, ni perplexe, ni trop objectif » - devraient figurer aux frontons des rédactions. Cet homme-là savait partager son amour du cinéma. Il eût été dommage que vous, qui le savez aussi, gardiez plus longtemps par-devers vous ces précieux échanges.
Bien amicalement

Isabelle Danel

HISTOIRE

Histoire générale

75 000 films de David Bordwell, Eric de Kuyper et Dominique Païni, Yellow now / Cinémathèque royale de Belgique.
L'Annuel du cinéma 2014, Tous les films de 2013, Les Fiches du cinéma.
Filmothérapie : 52 films qui font du bien de Philippe Durant, Favre (Lausanne).
Le silence est d'or : les folles années vingt et le triomphe du long métrage d'Enrico Giacovelli, Gremese.

Cinémas nationaux

Le Mal dans le cinéma allemand d'Éric Dufour, Armand Colin.
À la porte du paradis. Cent ans de cinéma américain. Cinquante-huit cinéastes de Michael Henry Wilson, Armand Colin.
Le Cinéma sacré hollywoodien d'Olivier Legrain, Honoré Champion. *Les Crimes cachés des présidents. Une autre histoire de l'Amérique* d'Oliver Stone et Peter Kuzniak, Saint-Simon. *Hollywood, le temps des mutants* de Pierre Berthomieu, Rouge profond. *Hollywood mythes* de Joe Williams, La Martinière. *New-York fait son cinéma* de Béatrice Billon et Barbara Boespflug, photographies de Pierre-Olivier Signe, Le Chêne. *Screening sex : une histoire de la sexualité sur les écrans du cinéma américain* de Linda Williams, Capricci. *Le Royaume de leurs rêves : la saga des Juifs qui ont fondé Hollywood* de Neil Gabler, Pluriel.
Le Cinéma espagnol : histoire et culture de Pietsie Feenstra, Vicente Sanchez-Biosca, Armand Colin.
Le Cinéma, une affaire d'État 1915-1970, sous la direction de Dimitri Vezyroglou, La Documentation française. *Les Écrans de l'ombre. La Seconde Guerre mondiale dans le cinéma français* de Sylvie Lindeperg, éditions Points. *Encyclopédie des longs métrages français de fiction 1929-1970.10. Du* Crabe-tambour à Cyrano et d'Artagnan. 11. *De* D'amour et d'eau fraîche *aux* Dents longues d'Armel De Lorme, Aide-mémoire. *Paris fait son cinéma* de Béatrice Billon et Barbara Boespblug, photographies de Pierre-Olivier Signe, Le Chêne. *Pathé à la conquête du cinéma 1896-1929* de Stéphanie Salmon, Tallandier.
Les Images que nous sommes. 60 ans de cinéma québécois de Serge Bouchard avec la collaboration de Marie-Christine Levesque, Les éditions de l'Homme. *Du Cinéma en Europe : 25 ans en 25 films : chroniques sur 25 ans de cinéma, d'économie et de politique* de Patrice Vivanos, L'Harmattan.

Genres

Archives et acteurs des cinémas d'animation en France, Collectif, L'Harmattan. *Histoire du dessin animé français entre 1936 et 1940 : une politique culturelle d'*État ? de Sébastien Roffat, L'Harmattan. *Atelier de cinéma d'animation : du mouvement à l'émouvement* : film, vidéo, numérique de Robi Engler, Favre. *Motion Factory* : les ficelles du monde animé, Pyramid/La Gaîté lyrique. *Pourquoi est-ce des chefs-d'œuvres* ? 50 longs métrages d'animation expliqués de Gersende Bollut, Eyrolles. *Tout l'art de Dreamworks Animation* de Ramin Zahed, Huginn & Munnin..
Cinéma bis. 20 ans de programmation à la Cinémathèque française, Collectif, Serious Publishing..
Cinéma expérimental. Abécédaire pour une contre-culture, de Raphaël Bassan, Yellow now/Côté cinéma/Morceaux choisis..
Le Cinéma-vérité, Films et controverses de Séverin Graff, Presses universitaires de Rennes..
Le Cinéma fantastique en France 1897-1982, CNC.
La Philosophie du cinéma d'horreur : effroi, éthique et beauté d'Olivier-Chandeigne, Ellipses.
Film noir, 100 all time favorites de Paul Duncan et Jurgen Müller, Taschen.
Le Mélodrame filmique revisité. Revisiting Film Melodrama, PIE. Peter Lang.
14-18 au cinéma : les 50 grands films de la Grande Guerre de Boris Barbiéri, Les éditions de Passy.
Les Dictateurs au cinéma : *les totalitarismes européens sur le grand écran* de Stefano Giani, Gremese.
Les Ennemis de James Bond : *comment détruire le monde avec style* de Kevin Colette, Camion blanc. *Les Méchants à l'écran. Les Paradoxes de l'indispensable figure du Mal*, sous la direction de Karine Hildenbrand et Christian Gutleber, L'Harmattan. *Les Superhéros* de Marc Atallah, ActuSF. *Une série de tueurs. Les sérial killers qui ont inspiré le cinéma* d'Axel Cadieux, Capricci.
Les Séries télévisées : l'avenir du cinéma ? de Jean-Pierre Esquenazi, Armand Colin.
Le Taureau et l'homme, l'homme et le toro dans le cinéma : actes du colloque Cinéma et histoire, histoire du cinéma, sous la direction de François de la Bretèque et Christian Soumia, éditions Trabucaire /Institut Jean Vigo.
Shanghaï, Hong-Kong, villes de cinéma de Christophe Falin, Armand Colin.
Il était une fois à l'Ouest : Nantes et Saint-Nazaire sous les projecteurs d'Antoine Rabaste, Coiffard. *Limousin sur grand écran*, sous la direction de Philippe Grandcoing et Marc Wilmart, Culture et patrimoine en Limousin. *Le Patis* : une salle de cinéma populaire *devenue salle d'art et d'essai. Le Mans 1943-1983* de Michel Serceau et Claude Forest, Presses universitaires du Septentrion.
La Musique au cinéma et dans l'audiovisuel de Bernard Guiraud, Baie des anges. *Cinéma et musique. Accords parfaits. Dialogues avec des compositeurs et des cinéastes*, coordonné par N.T. Binh, José Moure et Frédéric Sojcher, Les Impressions nouvelles.

Divers

L'Attrait de la pluie de Corinne Maury, Yellow now.
Les Grandes Affaires judiciaires de Jacques Zimmer, Nouveau monde éditions.
Objectif 49 : Cocteau et la nouvelle avant-garde de Frédéric Gimello-Mesplomb, Séguier.
Aux limites ... : les frontières au prisme de la fiction de Guy Lochard, Alter Ego. *La Capture du mouvement ou le monologue de l'invisible*, sous la direction de Jean Baptiste Massuet et Marco Grosoli, Presses universitaires de Rennes.
Sous le cinéma, la communication de François Jost, Vrin. *Le Subjectif de l'objectif : nos tournures d'esprit à l'écran* de François Niney, Klincksieck.
Le cinéma est-il devenu muet ? d'Antoine Janot, L'Harmattan. *Le Cinéma, machine à moudre : essai sur les films à univers multiples* d'Alain Boillat, Georg. *Pour un cinéma contemporain soustractif* d'Antony Fiant, Presses universitaires de Vincennes.
Considérations sur la fascination que le milieu du cinéma exerce sur nos contemporains ; suivi de *Fragments de la dernière représentation* de Sonia Duault, Lett Motif.
Mondes au cinéma. 5, Les origines...des mondes du cinéma, réflexions sur l'image et l'érotisme, Lett Motif.
La Séduction du cinéma : Artaud, Pirandello et Brecht entre cinéma, littérature et théâtre de Mireille Brange, Honoré Champion. *Le Texte critique. Expérimenter le th*éâtre et le cinéma aux XX° et XXI° siècles, sous la direction de Marion Chenetier-Alev et Valérie Vignaux, Presses universitaires François Rabelais.
La Philosophie d'après le cinéma : une lecture de la projection du monde de Stanley Cavell, de Hugo Clémot, Presses universitaires de Rennes. *Visions : philosophie et cinéma*, entretiens de Luc Deneulin et Johann M. Swinnen, ASP.
Limites de la fiction. Considérations actuelles sur l'état du cinéma de Jacques Aumont, Bayard. *Matière d'images, redux* de Jacques Aumont, La Différence.
Petite théologie du cinéma de Jean Collet et Michel Cazenave, Le Cerf.
La Lettre au cinéma, Collectif, Artois Presses Université.
L'Auteur de cinéma : histoire, généalogie, archéologie : actes du colloque de l'Université de Paris I, sous la direction de Christophe Gauthier et Dimitri Vezyroglou, avec la collaboration de Myriam Juan, AFRHC.
Métier : réalisateur de Mike Goodridge, Dumond. *Métier : directeur de la photographie* de Mike Goodridge et Tim Grierson, Dunod.
Les Formes du montage dans le cinéma d'avant-garde de Vincent Deville, Presses universitaires de Rennes. *Lettres à un jeune monteur* d'Henri Colpi et Nathalie Hureau, Séguier. *Le Montage comme articulation. Unité, séparation, mouvement*, sous la direction de Jonathan Degenève et Sylvain Santi, Presses de la Sorbonne nouvelle. *Pratique du montage* d'Albert Jurgenson et Sophie Brunet, Le Bord de l'eau.
L'Enseignement du cinéma aux États-Unis, dirigé par Brigitte Gauthier, L'Entretemps.
La Vie tumultueuse des producteurs de Yonnick Flot, Séguier.
Du cinéma plein les yeux. Affiches de façades peintes par André Azaïs, La Cinémathèque de Toulouse/Loubatières.
Cannes à la une, Chronique.
Paparazzi ! Photographes, stars et artistes, sous la direction de Clément Chéroux,, Flammarion/Centre Pompidou.
Une autre idée du cinéma, Mk2 40 ans après, Mk2.

REVUES

Cinéma en couleurs : usages et procédés avant la fin des années 50, AFRHC n° 71.
Cinéma et guerre froide, l'imaginaire au pouvoir, CinémAction n° 150.
De la pauvreté, CinémAction n° 149.
Documentaires. 25, Crise en thèmes : filmer l'économie, La Revue documentaire.
Filmer la musique, Études documentaires n° 78-79.
Monde chinois, Nouvelle Asie. 36, Chine, cinémas, Eska.
Paysages et mémoire, Théorème n° 19.
Le Rêve au cinéma, Ligeia n° 129-132.
Les Spectateurs et les écrans, Revue écran, 2.

CINÉASTES

Mémoires

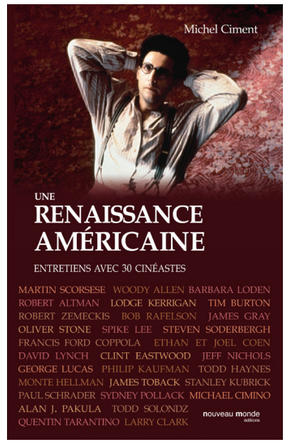
Buster Keaton (et Charles Samuels) : *La Mécanique du rire. Autobiographie d'un génie comique*, Capricci. *Mes monstres* de Dino Risi, éditions de Fallois/L'Age d'homme.
K. Mathieu : *Avec une caméra*, Le Monde à l'envers. Marcel Ophuls : *Mémoires d'un fils à papa*, Calmann-Lévy.

Nos adhérents ont publié

UNE RENAISSANCE AMÉRICAINE

PAR MICHEL CIMENT

Le Nouveau monde, 512 p. 25 €



Trente entretiens pour autant de cinéastes qui, sur quarante années (de 1970 à 2011), représentent la dernière période du cinéma américain, ses caractéristiques, ses évolutions et ses variables. S'y côtoient en effet deux générations et de multiples personnalités, de Coppola et Cimino à Gray ou Burton, l'un des partis pris de ce séduisant inventaire étant de refuser toute politique des auteurs qui serait étriquée ou monomaniaque. Ainsi, les hasards de l'ordre alphabétique font-ils parfois cohabiter des parcours exemplaires avec des déceptions flagrantes.
Par ailleurs, bien que réalisés pour la sortie d'un film, ces échanges évitent toute complaisance « people » au profit d'un véritable travail critique, l'auteur, sans éluder les questions embarrassantes, incitant les cinéastes à revenir sur les motifs essentiels. Entre autres sur les aléas économiques, sources de précieux témoignages dont on peut deviner la diversité lorsqu'ils émanent successivement de Woody Allen, Robert Altman et George Lucas !
Car l'intérêt majeur de ce patchwork est de permettre des lectures transversales éclairantes sur bien des sujets. Comme (pour exemple) les formidables « leçons de cinéma » de Scorsese sur *New York, New York*, Steven Soderbergh à propos de *Sexe, mensonges et vidéo* ou Tarantino commentant *Reservoir Dogs*.
Plus quelques formules saillantes : « *Ce qui est important, c'est d'éviter toute sorte de perfection.* » (Woody Allen) ou « *Je me considère comme un opportuniste esthétique.* » (Stanley Kubrick)

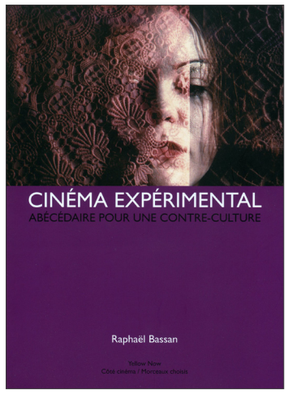
Jacques Zimmer

Nos adhérents ont publié

CINÉMA EXPÉRIMENTAL
Abécédaire pour une contre-culture

PAR RAPHAËL BASSAN

Yellow now, 340 p., 30 €



Il est des livres dont on peut dire qu'on les attendait sans le savoir : dès qu'on en dispose, on se demande comment on pouvait faire sans. Il en est ainsi de l'abécédaire de Raphaël Bassan. Abécédaire, c'est moins prétentieux, moins effrayant que dictionnaire. C'est plus léger, plus coquet, plus ludique. Comme quoi Bassan l'austère cache probablement son jeu.
Apôtre infatigable de ce qu'on a longtemps appelé l'avant-garde, puis l'underground, et qui est désormais baptisé l'expérimental, il a (l'excellente) habitude, quand il aborde un sujet, d'aller jusqu'au bout, d'en fouiller les moindres recoins.
Voici donc une somme, pour ne pas dire une bible, réunissant des textes écrits entre 1977 et 2013, en de multiples occasions. Le profane comme l'initié trouveront leur pâture dans cette anthologie où Stephen Dwoskin côtoie Jean-Christophe Averty, où Boris Lehman succède à André Breton, Stan Brakhage, Marcel Hanoun, Pierre Clémenti et Gérard Courant - pour ne citer que des célébrités – et sans préjudice pour quelques articles de synthèse qui enrichissent l'ensemble. C'est un pan entier du cinéma que sillonne l'érudit Bassan, un territoire rarement exploré par bon nombre de cinéphiles… Promettons à ceux-ci, sous la conduite d'un tel guide, et pourvu qu'ils en aient la curiosité, de bien surprenantes découvertes.

Gérard Lenne

Écrits

Michelangelo Antiononi : *Je commence à comprendre*, Arléa. Sergueï M. Eisenstein : *Notes pour une histoire générale du cinéma*, AFRHC. Guillermo del Toro : *Cabinet de curiosités : mes carnets, collections et autres obsessions*, Huginn & Munnin. Alexander Kluge : *L'Utopie des sentiments : essais et histoires de cinéma*, édition établie par Dario Marchiori, Presses universitaires de Lyon. Ken Loach : *Défier le récit des puissants*, Indigène. Pier Paolo Pasolini : *Les Terrains. Écrits sur le sport*, Le Temps des Cerises. Andreï Tarkovski : *Le Temps scellé* de L'Enfance d'Ivan *au* Sacrifice, Philippe Rey.
Raymonde Carasso : *Dans le bleu du ciel, Carnets Tarahumaros (1971-2001)*, éditions François Bourin.
Jean Epstein : *Écrits complets*, 7 volumes sous la direction de Nicole Brenez, Joël Daire et Cyril Neyrat, éditions Independencia. Jean Larriaga : *FIP et moi, chroniques d'un écouteur*, L'Harmattan. Gérard Mordillat : *Le Miroir voilé et autres écrits sur l'image*, Calmann-Lévy. Michel Polac : *Mettez un livre dans mon cercueil*, Presses universitaires de France. Joann Sfar : *À bicyclette. Un tour en France*, Gallimard/France-Inter.
Michel Deville : *Prends-moi*, Le Cherche-Midi. Philippe Durand : *À dos de vent dressé retrouve ton galop*, La Galerie Racine.

Entretiens

Marguerite Duras : *Le livre dit*, entretiens de « Duras filme », Gallimard.
Alex de la Iglesia, avec Jesus Angulo et Antonio Santamarina [La Passion de tourner], Rouge profond. *Raymond Depardon*, avec Eric Hazan [Le Désert allers et retours], La Fabrique éditeur. *Jean-Pierre Mocky*, avec Noël Simsolo [La longue marche], éditions Neige/Écriture.*Pierre Perrault* avec Simon Suchet [Filmer le Québec], Capricci.
Une renaissance américaine, entretiens avec 30 cinéastes, de Michel Ciment, Nouveau monde éditions.

Étude

Jane Campion de Michel Ciment, Cahiers du Cinéma. *Charles Chaplin* de Pierre Pernez, éditions de la Loupe ; *Charlot* de Philippe Soupault, Gallimard. *David Fincher* de Nathan Réra, Rouge profond. *Amos Gitaï*, Gallimard/Cinémathèque française. *Michael Haneke* d'Eric Dufour, Vrin. *Alfred Hitchcock* de Jean-François Rauger, Rouge profond. *Joseph Losey* de Denitza Bantcheva, Le Revif. *Jonas Mekas* [*Diaries, Notes and sketches*] de Patrice Rollet, Yellow now. *Glauber Rocha* de Alain Moreevs, L'Harmattan. *Ridley Scott* de Nicolas Bonnal, Dualpha. *Jean-Marie Straub et Danièle Huillet* de Georgio Passerone, Presses universitaires du Septentrion. *Quentin Tarantino* de Yannick Rolandeau, L'Harmattan. *Wang Bing* : Entretiens avec Emmanuel Burdeau et Eugenio Renzi, Centre Pompidou/Les Prairies ordinaires ; Collectif sous la direction de Caroline Renard, Isabelle Anselme et François Amy de la Bretèque, Presses universitaires de Provence.
Marcel Bluwal d'Isabelle Danel, Scrineo. *Alain Cavalier*, collectif, L'Harmattan. *Jean Cocteau* de Maïa Brami, Belin. *Jacques Demy* d'Alain Naze, L'Harmattan. *Jean Epstein* de Joël Daire, La Tour verte. *Jean-Luc Godard* d'Anne Marquez, Presses du réel. *Alice Guy* de Daniel Chocron, Le Jardin d'Essai. *Georges Méliès*, sous la direction d'André Gaudreault et Laurent Le Forestier, Colloque de Cerisy/Presses universitaires de Rennes. *Marcel Pagnol* de Karin Hann, éditions du Rocher. *Jacques Rivette* de Francesca Dasi, Lett Motif.

ÉRIC ROHMER

Éric Rohmer : *Friponnes de porcelaine*, Stock. *Éric Rohmer* d'Antoine de Baecque et Noël Herpe, Stock. *Éric Rohmer* sous la direction de Sylvie Robic et Laurence Schifano, Presses de l'Université de Paris-Ouest. *Éric Rohmer* sous la direction de Patrick Longuet, Presses universitaires de Vincennes.

Divers

Absolute directors 2, Le Temps de la décadence de Franck Buioni, Camion.
L'Age d'or du cinéma d'auteur européen. Bergman, Bunuel, Fellini, Moretti, Scola, Truffaut de Roland Quilliot, Presses universitaires de Dijon.
Fellini et Casanova d'Emmanuelle Meunier, Presses universitaires de Vincennes.
Sentir le grisou : Pasolini devant l'histoire de Georges Didi-Huberman, éditions de Minuit.
La Production de longs métrages documentaires : le cas Paco Poch en Catalogne, L'Entretemps.
À la manière des grands réalisateurs de Jérôme Genevray, Micro-application.
Cinéma Martial Raysse d'Anaël Pigeat, Galerie Mennour.
Des films pour rien de Robert Séve et Claude Louis-Combet, Atelier du grand tétras.

REVUES

Brian de Palma et *Nicholas Ray* : La Furia Umana 4.
Werner Herzog : Décadrages n° 25.
Terrence Malick : Éclipses n° 54.
Michael Powell : Éclipses n° 53.
Jean-Marie Straub : Le Portique 33.
Wang Bing : Images documentaires n° 77.
Marguerite Duras : Jeune Cinéma n° 357.
François Truffaut : Le Monde hors série.

FILMS

La Cérémonie de Claude Chabrol par Jean-Albert Bron, Atlande. *Le Décalogue* de Krzysztof Kieslowski par Yves Vaillancourt, Presses de l'université Laval. *Godzilla, une métaphore du Japon d'après-guerre* : essai d'Alain Vazina, L'Harmattan. *Lancelot du lac* de Robert Bresson par Vincent Amiel, Presses universitaires de Lyon. *Shakespeare on screen* : *Macbeth*, Presses universitaires de Rouen et du Havre. *Walden, un film expérimental de Jonas Mekas* : étude d'un fragment brisé de Romain Duval, Lettre volée.

SCÉNARIOS

À L'Avant-Scène Cinéma : *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau (n° 610, février). *Carne* et *Seul contre tous* de Gaspar Noë (n° 609, janvier). *La Dame du vendredi* de Howard Hawks (n° 612, avril). *Elle s'en va* d'Emmanuelle Bercot (n° 613, mai). *Les Lumières de la ville* de Charles Chaplin (n° 614, juin). *Snowpierce* de Bong Joon-Ho (n° 611, mars).
Welcome in Vienna : scénario de la trilogie d'Axel Corti de Georges Stefan Troller, Lett Motif.
110 en dessous de zéro de Jean-Pierre Jeunet, Marc Caro et Gilles Adrien, Lett Motif. *La Rage* de Pier Paolo Pasolini, Nous.
Ubik : le scénario de Philip Kindred Dick, Les Moutons électriques.
Around Exit de Bruno Goose, Part de l'œil.
La Femme de Rio de Nicolas Rey et Emma Luchini, Au diable Vauvert. *Gabrielle* de Louise Archambault, Lett Motif. *Les Yeux Clairs* de Jérôme Bonnell, Lett Motif.
Ernest et Célestine : et Gabrielle et Benjamin et Didier et Daniel et les autres, éditions de l'Œil.
Dans les coulisses de La Belle et la Bête *de Christophe Gans*, propos recueillis par Benjamin Rozovas, Huginn & Munnin. *Hunter Games, l'embrasement : le guide officiel illustré du film* [de Gary Ross] de Kate Egar, Hachette. *Le Hobbit* [de Peter Jackson] : *la désolation de Smaug* : chroniques. *3 Art et Design* de Daniel Falconer, La Martinière. *Pulp fiction : toute l'histoire du chef-d'œuvre de Quentin Tarentino* de Jason Bailey, Huginn & Munnin. *Star Wars storyboards : la prélogie*, Huginn & Munnin. *Taxi Driver* de Martin Scorsese, photographs by Steve, Taschen.
Harry Potter à l'école des sciences morales et politiques de Jean-Claude Milan, Presses universitaires de France.
En Angleterre occupée : *journal d'un tournage* de Kevin Brownlow, La Tour verte.
Métaphysique d'Alien, Collectif, Léo Scheer.
Écrire pour le cinéma et la télévision : structure du scénario, outils et nouvelles techniques d'écriture créative d'Oliver Cotte, Dunod. *L'Écriture de scénario* de Jean-Marie Roth, Chiron. *L'Invention de scénario* : créer et structurer son récit de Luc Delisse, Les Impressions nouvelles.
Jean-Claude Carrière : *L'Argent, sa vie, sa mort*, Odile Jacob.

ACTEURS

Autobiographies

Rachel Mwanza et Mbépomga Bilamba : *Survivre pour voir ce jour*, Michalon. Steve Martin : *La Vie de comique*, Capricci.
Gisèle Casadesus : *Cent ans, c'est passé si vite …* , Le Passeur. Véronique Genest : *22, v'là Julie*, Michel Lafon. *Mon bel âge* d'Alexandra Stewart, L'Archipel. Sylvie Testud : *C'est le métier qui rentre*, Fayard. Charlotte Valandrey : *Vers le 8e ciel*, XO éditions.
Philippe Torreton : *Mémé*, L'Iconoclaste.
Mon cinéma en culottes courtes : orphelins de lumière, mémoires d'un enfant acteur, de la Libération aux Sixties de Serge Lebel, L'Harmattan.

Écrits

Zoé Bruneau : *En attendant Godard, chapitre I, chapitre 2*, éditions Maurice Nadeau.
Dominique Reymond : *Journaux de répétitions avec Klaus Michael Grüber et Antoine Vitez*, Archimbaud/Klincksieck.
Denis Podalydès : *Fuir Pénélope*, Mercure de France.

Études

Grace Kelly d'Alain-Guy Aknin et Stéphane Loisy, éditions Romart ; de Sophie Andrianse, éditions Premium ; de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier ; de Bertrand Tessier, L'Archipel. *Nathalie Portman* de Vincent Péréa, Mustang éditions. *Meryl Streep* de Karina Longworth, Cahiers du Cinéma. [*Nathalie Wood*] de Géraldine Maillet (« Splendour »), Grasset. *Claudia Cardinale* de Frédéric Schitter avec les Archives Graziani Aricé, Contrejours. *Marilyn Monroe* de Marc Gauchée, éditions nouvelles François Bourin. *Jean Seberg* : photos, Mercure de France.
Tom Cruise d'Amy Nicholson, Cahiers du Cinéma. *William Holden* de Christian Dureau, Dualpha. *Jack Nicholson* de Beverly Walker, Cahiers du Cinéma. *Frank Sinatra* de Georges Ayache, Perrin. [*Johnny Weissmuller*] d'Éric Plamandon (« Hongrie-Hollywood Express »), Phébus.
Brigitte Bardot : *BB à la une*, Chronique ; *La Femme la plus belle et la plus scandaleuse du monde* d' Yves Bigot. Don Quichotte ; *Mai 67* de Colombe Schneck, Robert Laffont. *Annie Cordy* d'Eddy Przybylski, La Boite à Pandore. *Musidora* d'Hélène Tierchant, éditions Télémaque. *Marie-France Pisier* de Marie-Elisabeth Rouchy et Sophie Grassin, Pygmalion. *Romy Schneider* de Christian Dureau, Dualpha.
*Jean-Paul Belmondo d*e Guillaume Evin, illustrations Gega, éditions Hugo et Cie. *Jean Carmet* de Jean Hardion,éditions du Petit Pavé. *Coluche* de Bernard Pascuito, L'Archipel. *Louis de Funès* de Jean-Marc Loubier, Robert Laffont. *Guillaume Depardieu* de François Bernheim et Sylvie Matton, Grasset. *Jean Gabin* de Jean-Jacques Jelot-Blanc, Flammarion. *Francis Huster* ▸

Nos adhérents ont publié

LE CINÉMA EN PARTAGE

ENTRETIENS AVEC MICHEL CIMENT PAR N.T.BINH

Payot-Rivages, 411 p., 21 €

L'auteur, le passeur, le prescripteur, le professeur, le lecteur, l'intervieweur, le spectateur. Ils sont tous là, rassemblés dans un ouvrage passionnant, Le Cinéma en partage. Interrogé par N.T. Binh, Michel Ciment réveille son incroyable mémoire, analyse sans complaisance la fonction critique, jamais péremptoire, mais toujours dévoué à partager, en effet, son amour érudit du cinéma. Ainsi nous conduit-il par la main à la rencontre des plus grands qu'il a eu le privilège d'approcher et de connaître, et souvent de capturer dans des livres d'entretiens essentiels, parvenant à nous rendre extraordinairement proches, Elia Kazan ou Orson Welles, Joseph Losey ou Stanley Kubrick. Si Michel Ciment est expert dans l'art de conduire un entretien, il sait aussi se laisser conduire, *Le Cinéma en partage* en atteste, tant l'échange avec N.T. Binh parvient à conserver la saveur, l'humeur confiante d'une conversation entre amis. En prime, en bonus, un dvd est attaché au livre. Un portrait filmé par Simone Lainé où l'on rencontre Michel Ciment très jeune, un peu moins jeune, toujours jeune. On interroge à son sujet des cinéastes, « la crème de la crème » comme disent ses chers Américains. De Joel Coen à Arnaud Desplechin, de Wim Wenders à Atom Egoyan, compliments et gratitude sont unanimes, mais sans flagornerie. Quentin Tarantino dit : « Tant qu'il existera des Michel Ciment dans le monde, l'histoire du cinéma sera dans de très bonnes mains ». Bien vu.

Danièle Heymann

de Françoise Piazza, éditions Didier Carpentier. *Mouloudji* d'Annabelle et Gregory Mouloudji, avec la collaboration de Laurent Balandras, Sacem/éditions Carpentier. *Raimu* d'Isabelle Nohain-Raimu, Le Cherche-Midi. *Serge Reggiani* de Daniel Pantchenko, Fayard. *Michel Serrault* de Christian Dureau, éditions Didier Carpentier. *Lino Ventura* de Philippe Durant, First Éditions.
Petites et grandes histoires du cinéma de Bruno Solo, Le Cherche-Midi. *Petites histoires de mon show-biz* de Jean-Paul Rouland, éditions Hugo et Cie.
Ultra blonde. Mae West, Jayne Mansfield, Kim Novak, Caroll Baker de Didier Gransart, éditions Nicolas Chaudin. *Un été avec Kim Novak* de Hakan Nasser, le Seuil.
La Vie rêvée des filles de Luc Levaillant, Fayard.
La Fille derrière le rideau de douche [Marli Renfro]. *Comment le meurtre le plus célèbre du cinéma est devenu réalité* de Robert Graysmith, Denoël.
Casino d'hiver de Dominique Besnehard (avec Jean-Pierre Lavoignat), Plon.
Acteurs : le jeu de l'acteur au cinéma de James Naremore, Presses universitaires de Rennes.
Carnaval de Manuel Blanc, Stéphane Million.
Profession comédien d'Olivier Cohen, éditions Chiron.

CRITIQUES

André Bazin

Ouvrir Bazin, sous la direction de Dudley Andrew et Hervé Joubert-Laurencin, éditions de l'Œil.
Le Sommeil paradoxal : écrits sur André Bazin d'Hervé Joubert-Laurencin, éditions de l'Œil.
Une idée du cinéma de Dudley Andrew,

Henri Langlois

Écrits de cinéma d'Henri Langlois, textes réunis, présentés et annotés par Bernard Benoliel et Bernard Eisenschitz, Flammarion/Cinémathèque française.
Le Musée imaginaire d'Henri Langlois, sous la direction de Dominique Païni, Flammarion/La Cinémathèque française.
Stanley Cavell : *Si j'avais su … Mémoires,* Le Cerf. Jean Douchet : *L'Homme cinéma*, entretien avec Joël Magny, Écriture.
André Asséo : *Mes aveux les plus doux*, L'Archipel. Antoine de Baecque : *La Traversée des Alpes,* Gallimard. André S. Labarthe : *Belle à faire peur,* Limelight éditions /Ciné-Médias.
Jean A. Gili : *Luchino Visconti et la critique française* d'Ossessione *au* Guépard (*1943-1963),* éditions de l'Amandier/Archimbaud. François-Guillaume Lorrain : *L'Année des Volcans*, Flammarion.
Patrick Besson : *Premières séances. Mon tour du monde du cinéma*, Fayard. Jean-Michel Gravier : *Elle court, elle court la nuit,* éditions de l'Archipel. Éric Neuhoff : *L'Amour sur un plateau (de cinéma),* L'Herne.
Olivier Barrot : *Un livre un jour, un livre toujours,* illustrations d'Olivier Fontvieille, éditions de La Martinière. Gérard Lenne : *Tchang au pays du lotus bleu*, Séguier. Dominique Noguez : *La Véritable Origine des plus beaux aphorismes*, Payot.
Sophie Avon : *Dire adieu*, Mercure de France. Amina Danton : *Aurore disparaît*, Denoël.
Midi-Minuit Fantastique une intégrale augmentée, volume 1, Rouge profond.
Chez Francis [Lacassin] de José-Louis Bocquet, hors commerce.

ROMANS

Santiago H. Amigorena : *Des jours que je n'ai pas oubliés,* P.O.L. Eugène Green. *Un conte du Graal*, Diabase. *Le Lac de cendres,* Arfuyen. Ilan Duran Cohen : *L'Homme à abattre*, Actes Sud. Jeanne Labrune : *Visions de Barbès*, Grasset. Gérard Mordillat : *Xenia*, Calmann-Lévy. Joann Sfar : *Le Plus Grand Philosophe de France*, Albin Michel. Julian Fellowes : *Passé imparfait*, Sonatine. Hanif Kareishi : *Le Dernier Mot*, Bourgois. George Pelecanos : *Une balade dans la nuit, Le Double portrait*, Calmann-Lévy.
Michèle Halberstadt : *Mon amie américaine,* Albin Michel. Denis Parent : *Grand chasseur blanc*, Robert Laffont. Gilles Verdiani : *La Nièce de Fellini,* Écriture.
Jean-Claude Lalumière : *Comme un Kareka belge qui fait du cinéma,* Le Dilettante. Manuel Munoz : *Ce que tu vois dans le noir,* Joëlle Losfeld. Francesco Piccolo : *Petits moments de bonheur volés,* Denoël. Dominique Forma : *Hollywood Zéro,* Rivages Noir. Barry N. Malzberg : *Screen,* L'Olivier.
Jean-Jacques Schuhl : *Obsessions*, Gallimard.

BANDE DESSINÉES

Gérard Depardieu de Sergio Salma, Bamboo. *Normal* de Joann Sfar, Dargaud. ♦

UN TRAVAIL EXEMPLAIRE

L'ENCINÉCLOPÉDIE DE VECCHIALI

Editions de l'Œil

En marge de cette rubrique consacrée aux publications de nos adhérents, il me semble indispensable de revenir sur le travail de Paul Vecchiali, paru en 2010 aux éditions de l'Œil. En deux tomes copieux, cette ***Encinéclopédie des cinéastes « français » des années 1930 et de leur œuvre*** est tout à fait passionnante. En venant à bout de cette tâche gigantesque, Vecchiali est à la fois critique (comme il le fut jadis à *Image et Son*) et historien. Car, et c'est le premier enseignement de ce livre, on ne peut être l'un sans être l'autre, et réciproquement.
Vecchiali passe donc en revue tous les films des réalisateurs qui furent en activité dans les années 30 au sein du cinéma français. Il a tout vu, c'en est stupéfiant. Par un système astucieux de cotations, il met en regard le jugement porté sur chaque film à l'époque (sur 10) et sa propre évaluation actuelle (qui va de quatre cœurs à quatre piques).

Ouvrage éminemment subjectif donc, et dont on ne saurait discuter les partis pris… En effet, il y a autant d'exagération à porter aux nues un Autant-Lara qu'à s'attaquer systématiquement à un Clouzot, mais les excès mêmes de notre « encinéclopédiste » sont révélateurs. Peu importe sa mauvaise foi flagrante, son indulgence à la moindre apparition d'un Georges Marchal et son acharnement contre un Bernard Blier injustement qualifié d'exécrable. On peut en sourire, car ces légers tics et dérapages côtoient une réflexion constante sur la mise en scène, son intégrité, sa morale, et c'est ce qui compte !
Si ce travail (titanesque) est pour nous un exemple, c'est qu'il concilie brillamment une méthodologie rigoureuse et une connaissance précise de son champ d'exploration, ce qui n'exclut pas la passion cinéphilique, bien au contraire.
À l'instar du Jean-Jacques Rousseau des *Confessions*, Paul Vecchiali peut alléguer qu'il a « *formé une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et dont l'exécution n'aura point d'imitateur* ». Il n'est pourtant pas interdit d'essayer…

Gérard Lenne

L'HORREUR DU COMPLIQUÉ

Par Gérard Lenne

Il en est qui reprennent leur bâton de pèlerin, je reprends cette rubrique probablement inutile, qui agace les uns et, au mieux, laisse les autres indifférents. Mais on ne doit pas renoncer à un combat sous prétexte qu'il est perdu d'avance. Comme dit si bien Belmondo dans *À bout de souffle*, « Il faut ! ».

J'ai entendu récemment une amie proche, écrivain de renom, soutenir qu'il fallait simplifier la langue parce que son apprentissage est « trop compliqué » pour nos amis immigrés. C'est curieux : personne ne proposerait de changer les règles des mathématiques, par exemple – même pour venir au secours des élèves en difficulté. La langue, c'est plus facile, elle est sans défense…

Au nom de la « simplification », on assiste à quelques phénomènes pour le moins inquiétants, qui sont autant de reculs. Nul besoin d'être un grammairien émérite pour constater l'abandon progressif de la négation (dans les sous-titres de films en particulier). Le langage parlé s'impose ainsi à l'écrit. Autre abandon, plus radical encore, celui du passé simple. Il n'aura échappé à personne que l'emploi de ce temps (littéraire ? désuet ?) est désigné comme une faute par le correcteur orthographique du traitement de texte « Word ». Bientôt, il en sera de même de l'imparfait, et il ne restera que le passé composé, le plus « facile » à conjuguer.

> ON NE DOIT PAS RENONCER À UN COMBAT SOUS PRÉTEXTE QU'IL EST PERDU D'AVANCE. COMME DIT SI BIEN BELMONDO DANS À BOUT DE SOUFFLE, « IL FAUT ! ».

Parmi les manies plus horripilantes, aujourd'hui, faisons un sort à la contagion de l'affreux **au final**. Au-delà de sa faute d'orthographe désormais généralisée (l'expression vient d'un terme d'opéra, le **finale**), ce tic serait avantageusement éliminé si on disait **en fin de compte**, ou plus simplement **finalement** ou **enfin** (mais il semble que les adverbes deviennent eux aussi suspects aux adeptes de l'invisible simplification).

On finit par se lasser, et je craindrais de me répéter en dénonçant de nouveau des fautes aussi récurrentes que l'accent superflu sur **assener**, l'usage fautif de **pointer** et d'**initier**, la confusion entre **balade** et **ballade**, l'abus du participe substantivé (le **ressenti**, le **vécu**…), le trait d'union parasite de **court métrage** et **long métrage** et l'épidémie du **sur**.
Au rayons des mauvaises habitudes, dénonçons quand même le « l » explétif dans **que l'on**, pour éviter la consonance réputée désagréable (?) de **qu'on**. Paul Léautaud a écrit en son temps quelques pages bien senties sur cette incongruité, stigmatisant plus précisément son usage absurde en début de phrase (**L'on raconte que…**).

Les expressions à la mode font sourire, ce ne sont pas des fautes à proprement parler, et elles ont l'avantage de se démoder. Le bizarre **Ça va pas le faire**, qui était dans toutes les conversations il y a trois ou quatre ans, a presque disparu. Aujourd'hui, on commence plutôt ses phrases par **J'ai envie de dire** (eh bien, si tu en as envie, dis-le !).

Quant à l'inénarrable **Pour le coup**, qui semble désormais… incontournable, il prend indûment la place d'un correct **en l'occurrence,** mais ce mot-ci est sûrement trop « compliqué » pour être compris par certaines couches de la population ! Également en hausse, un irritant emprunt au vocabulaire sportif : le verbe **tacler** (dire du mal de, s'attaquer à…)

Au rayon des nouveautés franglaises, je m'en voudrais de négliger l'emploi croissant de **spot** pour éviter la banalité consternante des **endroits** ou des **lieux** (Interview d'un artiste par *Télérama*, sur la ville de Paris : « - Quel est votre spot le plus romantique ? ») Pas mal non plus, pour désigner une jeune femme travaillant pour un grand couturier : **le top** Unetelle (**top** est l'abréviation snob de **top-model**, qui signifie tout bêtement mannequin). Et n'oublions pas un nouveau verbe : **driver**, qui remplace désormais mener (une chanteuse à la TV : « J'ai bien drivé ma carrière »).

Le snobisme ambiant a fait la fortune actuelle du **clivant** (dérivé improbable du verbe technique cliver). S'ils ont jadis divisé la France en deux, on n'a jamais qualifié les Shadoks de clivants, ils ont au moins échappé à ça !

Terminons sur une note souriante. L'interjection **Ben** !, cette forme familière de **Bien** ! (« Ben mon colon ! ») a tendance à disparaître chez la génération 2.0 (vous m'avez compris…) qui l'écrit systématiquement **Bah !**, ignorant sans doute qu'il s'agit là d'un autre mot, qui a son sens propre. On rejoint le langage SMS, mais c'est une autre histoire… ♦

CLAUDE ROTSCHILD (1941-2014)

UN CINÉPHAGE GOURMET

Lorsque Gérard m'a demandé de rédiger cet article pour notre *Lettre*, je lui ai bien sûr dit oui. C'était le jour de l'enterrement de Claude : nous étions avec beaucoup d'autres auprès de son épouse, Nadia, dans un nouveau carré, empli d'étoiles à six branches, de l'immense cimetière parisien de Pantin. Je ne me rendais pas compte alors qu'écrire un tel papier sur un ami aussi proche et cher, me serait, les jours passant, sans lui, aussi difficile.
Une amitié de quarante ans qui est tout naturellement, au fil des années, devenue fraternelle. Une complicité de près de trente ans aux *Fiches du Cinéma* où il était arrivé fin 1985, invité comme je l'avais été peu avant par notre précieuse secrétaire de rédaction d'alors, Claire Aveline. Complicité qui se traduisit d'emblée, lors de nos comités de rédaction du vendredi soir, par un duo vite devenu rituel : celles ou ceux qui y étaient peu ou prou allergiques nous comparaient aux deux vieux ronchons du *Muppet Show*, ça nous plaisait bien, et, du coup, on en rajoutait ! Et lorsque Claude s'enflammait à propos d'un film (ce qui n'était pas rare !), sa chaleur, sa force de conviction, ses coups de gueule aussi, étaient communicatifs.

Claude était l'élégance même. Sur le plan vestimentaire, certes, mais surtout sur le plan moral. Gourmet en tout, il avait une formidable culture cinématographique, et n'aurait pu s'imaginer vivre privé de ces films qu'il dégustait, savourait, avec gourmandise. Au panthéon des réalisateurs et des œuvres qu'il admirait et chérissait, Eisenstein, Chaplin, Ken Loach, Mike Leigh ou Guédiguian. Mais aussi Renoir, Lubitsch ou Soderbergh. Et surtout, les « grands classiques » du cinéma américain : Ford, dont il citait souvent *La Poursuite infernale* ou *L'Homme qui tua Liberty Valance* (il adorait ponctuer un repas par un rigolard « That's MY steak, Valance !»), Hawks, dont il avait vu des dizaines de fois *Rio Bravo*, ou Walsh : *Aventures en Birmanie* était son film culte…
Il fut aussi, toujours, un battant, un militant, tant sur le terrain politique (nous nous sommes connus ainsi) que syndical (juriste, enseignant à la fac de Nanterre, il siégea au bureau national du SNESup), Et lorsque *Les Fiches du Cinéma* et *L'Annuel*, dont il était devenu un indispensable pilier, traversèrent moult crises graves dans un passé heureusement… passé, il contribua, sans faille, à ce que ces deux publications puissent survivre, durer, s'améliorer, et devenir des instruments de référence incontournables. J'ai écrit plus haut que Claude reposait dans l'un des « carrés » juifs du cimetière de Pantin. Il n'était pas pratiquant, mais, né en 1941, homme de gauche, profondément internationaliste, il fut toujours attaché à la culture ashkénaze et au yiddish : durant des années il anima à Paris un ciné-club qui leur était dédié. Il devait s'y consacrer à nouveau, cet automne…

Christian Berger

© Alexandre Isard/Elle/scoop

LOUISE FINLAY (1971-2014)

TOUT POUR LE PEOPLE

Louise avait grandi à Leeds, ville industrielle du nord de l'Angleterre ; elle avait la pugnacité des gens du Nord. Entrée à *Elle* comme stagiaire il y a vingt ans, devenue chef du service people, elle était fière de son parcours. Fière de défendre les célébrités installées comme celles en devenir. Si les Kate Winslet, Angelina Jolie, Nicole Kidman, Hugh Grant ou Johnny Depp n'avaient aucun secret pour elle, Louise avait le nez pour dénicher à leurs débuts les Keira Knightley ou Natalie Portman et parier sur elles.
Louise aimait le cinéma. Sa culture était impressionnante et elle n'avait pas son pareil pour entonner les premières notes de comédies musicales. Louise était un être complexe, merveilleux, attachant. On l'a connue solaire, on l'a découverte fragile. Elle nous manque beaucoup à *Elle*.

Françoise Delbecq

MICHAEL HENRY WILSON (1946-2014)

HORS DES SENTIERS BATTUS

Positif vient de perdre l'un de ses meilleurs spécialistes du cinéma américain. Ébloui par *Citizen* Kane et *Hiroshima mon* amour, puis formé par Henri Agel, Michael Henry Wilson s'est très vite passionné pour le cinéma hollywoodien, auquel il vient de consacrer un ouvrage remarquable, *À la porte du paradis : cent ans de cinéma américain, cinquante-huit cinéastes*. Un livre qui s'inscrit en parfaite cohérence avec ceux qu'il a écrits, depuis 1971, sur Frank Borzage, Raoul Walsh, Jacques Tourneur… et plus particulièrement ses ouvrages d'entretiens avec deux des maîtres du cinéma posthollywoodien, Martin Scorsese et Clint Eastwood. Sa perception de l' « usine à rêves » a toujours été d'une pertinence impressionnante. Doté d'un grand sens analytique, il savait, très tôt, percevoir l'univers à venir d'un cinéaste, comme le prouve sa critique de *Boxcar Bertha* (*Positif*, n°155, janvier 1974) dans laquelle il révèle la thématique future de l'auteur de *La Dernière Tentation du Christ*. Un don qui lui permit aussi d'être un brillant intervieweur, sachant sortir des sentiers battus de la discipline et poser des questions très pertinentes sur des points précis souvent négligés par ses confrères. En outre, Michael Henry Wilson est l'auteur (scénariste, producteur et réalisateur) d'une dizaine de documentaires, régulièrement récompensés dans les festivals, qui font écho à certaines de ses publications, comme *Clint Eastwood, le franc-tireur* ou *Un voyage avec Martin Scorsese à travers le cinéma américain*. Mais l'angle pouvait cependant s'élargir, comme dans son monumental *When the Lion Roars : the MGM Story*, en trois parties. Humaniste, il s'est aussi engagé dans un long métrage sur le parcours de Nelson Mandela qui a fait l'unanimité, *Reconciliation : Mandela's Miracle* (2010). Pour ceux qui l'ont connu, Michael retenait l'attention par son sens de l'écoute, sa manière toujours courtoise d'exprimer ses opinions, son goût pour l'humour et surtout son souci de communiquer sa passion, cela sans emphase, en parfaite unisson avec sa voix feutrée. Sa disparition nous touche profondément.

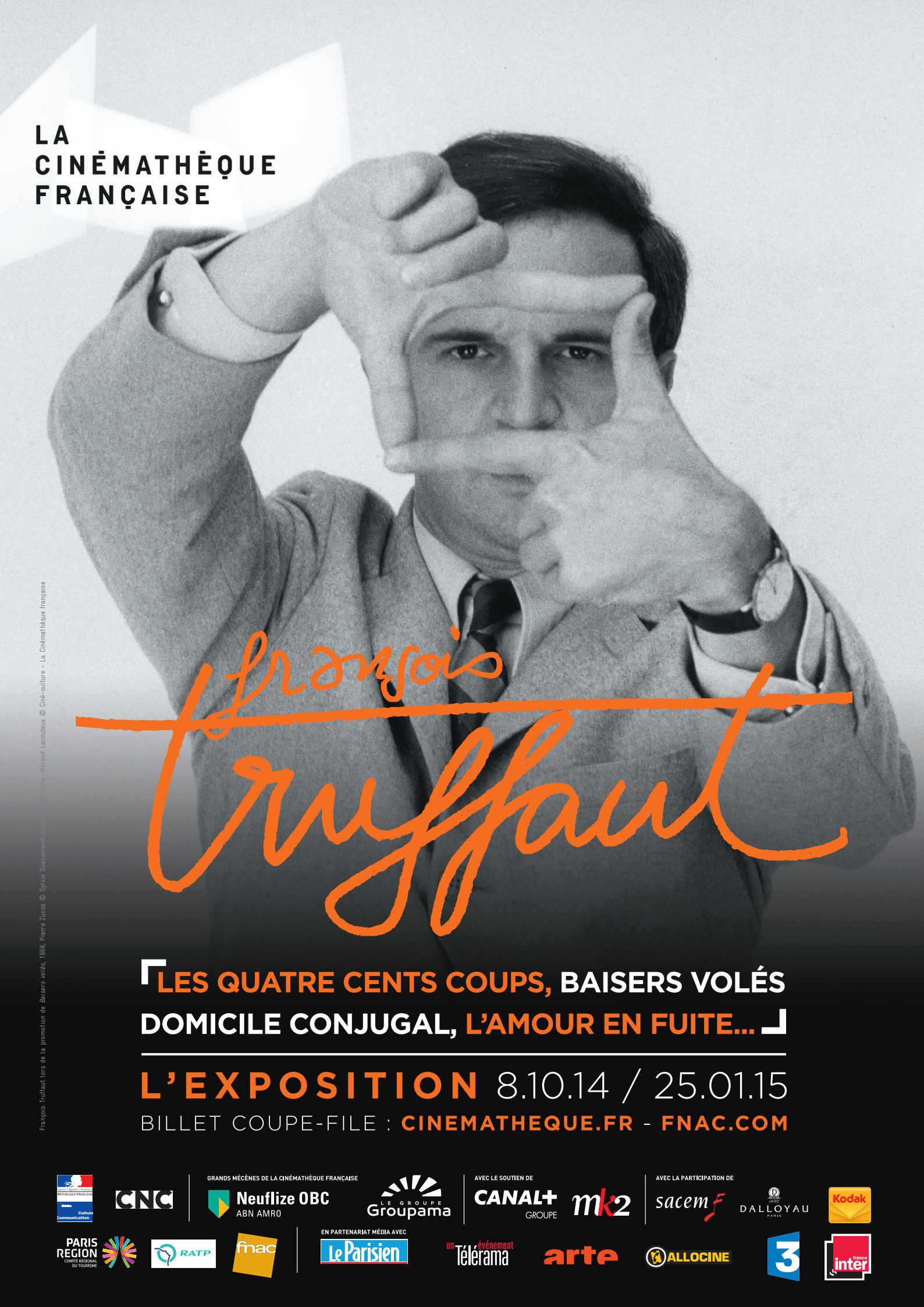
Michel Cieutat

JANICK ARBOIS (1923-2014)

LA RÉSISTANTE

Janick Arbois est née à 20 ans, en 1943, le jour où elle est entrée dans la Résistance. Ce nom d'emprunt, elle l'a gardé toute sa vie. Logique, puisque toute sa vie, elle resta une ardente, une battante, une résistante.
Dans le maquis, elle rencontra son futur mari, Jean-Pierre Chartier, alias Jean-Louis Tallenay. Devenue critique de télévision et de cinéma, Janick Arbois exerça longtemps et brillamment son métier, au *Monde* et à *Télérama*.
Au début des années 80, elle devient rédactrice en chef de *Paris Notre-Dame*. En 1995, elle invente un festival pas comme les autres, la Semaine chrétienne du cinéma. Attention ! On n'y propose pas aux spectateurs des films dits chrétiens. On leur demande de poser sur les films de quelques grands réalisateurs un regard chrétien. C'est-à-dire ? « *Un regard d'intelligence et d'amour*, répond-elle, *parce qu'on ne comprend rien si on n'aime pas* ». Ce qui nécessite, bien sûr, un débat après chaque film. Ce faisant, Janick réinvente les ciné-clubs d'autrefois qui nous font cruellement défaut.
Faute d'un évêque pour s'y intéresser, ce festival original a disparu en 2010. Janick, elle, s'est éteinte le 18 janvier 2014. À 90 ans.

Claude-Marie Tremois


LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
François Truffaut
LES QUATRE CENTS COUPS, BAISERS VOLÉS
DOMICILE CONJUGAL, L'AMOUR EN FUITE...
L'EXPOSITION 8.10.14 / 25.01.15
BILLET COUPE-FILE : CINEMATHEQUE.FR - FNAC.COM
GRANDS MÉCÈNES DE LA CINÉMATHÈQUE FRANÇAISE
AVEC LE SOUTIEN DE
AVEC LA PARTICIPATION DE
EN PARTENARIAT MÉDIA AVEC
François Truffaut lors de la promotion de *Baisers volés*, 1968, Pierre Zucca © Sylvie Quesemand-Zucca - Diaphisme : Roland Lecouteux © Ciné-culture - La Cinémathèque française